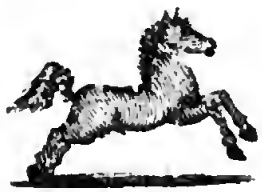
VITTORIO EM. III

NAZIONALE
B. Prov.
III
1413
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

M. Fraenkel.

BIBLIOTECA PROVINCIALE



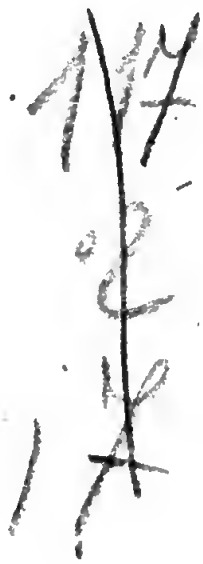
Armadio XXIX

Num.° d' ordine 1 2 5

32442 Palchetto

19-b-2

B. Prov.
III
1473



1927
Lido 12

612164

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.
DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
de l'Académie Françoiſe en 1765.

Par M. THOMAS.

A AMSTERDAM,
Chez E. VAN HARREVELT.
M. DCC. LVI.

ELOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

LORSQUE les cendres de DESCARTES, né en France & mort en Suede, furent rapportées, ſeize ans après ſa mort, de Stockholm à Paris; lorſque tous les Savans raſſemblés dans un Temple, rendoient à ſa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant ſa vie, & qu'un Orateur ſe préparoit à louer devant cette aſſemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet Eloge funebre. Sans doute on penſoit alors que les Grands ſeuls ont droit aux Eloges publics; & l'on craignit de donner à la Nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la diſtinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet Eloge. Puiſſe-t-il être digne & de celui à qui il eſt offert, & des Sages qui vont l'entendre! Peut-être au ſiecle de DESCARTES on étoit

encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps ſeul juge les Philoſophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES: mais ſa gloire ſubſiſte. Il eſt ſemblable à ces Rois détrônés qui, ſur les ruines même de leur Empire, paroiſſent nés pour commander aux hommes. Tant que la philoſophie & la vérité ſeront quelque choſe ſur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoiſſances, & recréé l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoiſſance, par intérêt même; car ſi la vérité eſt un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce ſeroit aux pieds de la ſtatue de Newton qu'il faudroit prononcer l'Eloge de DESCARTES; ou plutôt ce ſeroit à Newton à louer DESCARTES. Qui mieux que lui ſeroit capable de meſurer la carriere parcourue avant lui ? Auſſi ſimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penſées que les penſées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ſtériles & pour ainſi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature: il y a des erreurs de grands hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Anglois, vous avez été plus loin que DESCARTES; mais DESCARTES vous a frayé la route. Quoi! parce que Magellan a fait le tour du globe, compterez-vous pour rien les travaux de Colomb, parce qu'il n'a découvert que les bords du nouveau monde?

Tout dans cet ouvrage ſera conſacré à la vérité, à la philoſophie, à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma Nation, qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un Philoſophe vivant; mais DESCARTES eſt mort, & depuis cent quinze ans n'eſt plus; je ne crains ni de bleſſer l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES, pour voir ce que l'eſprit d'un ſeul homme a ajouté à l'eſprit humain, il faut voir le point d'où il eſt parti. Je peindrai donc l'état de la philoſophie & des ſciences au moment où naquit ce grand Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette étonnante révolution qui influera ſur le reſte des ſiecles. Enſuite je ferai l'hiſtoire de ſes penſées. Ses erreurs même auront je ne ſais quoi de ſublime & de grand. On verra l'eſprit humain frappé d'une lumiere nouvelle, ſe réveiller, s'agiter & s'élancer ſur ſes pas. Le mouvement philoſophique ſe communiquera d'un bout du monde à l'autre. Cependant au milieu de ce mouvement général nous reviendrons ſur DESCARTES; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons ſi le génie donne des droits au bonheur; & nous finirons peut-être par répandre des larmes ſur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, ſont condamnés à être de grands Hommes.

La Philoſophie (*a*), née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perſe, avoit été en

(*a*) Comme le but principal de ce diſcours eſt de faire connoître la marche de l'eſprit humain dans les ſciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne ſeroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui avant Deſcartes s'étoient élevées & écroulées ſucceſſivement. On verra par quels efforts l'eſprit humain parvient à quelques connoiſſances; on verra combien il eſt ſujet à s'égarer dans les ſyſtêmes; quelles ſont les premieres idées qui ſe ſont préſentées aux hommes; comment ces idées ſe ſont perfectionnées peu-à-peu; quels ſont les ſiecles dans leſquels la philoſophie a fait quelques pas; quels ſont ceux où elle s'eſt arrêtée. On ſera même en état de mieux juger Deſcartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les Philoſophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont ſuivi. C'eſt le moyen de connoître ce qu'il tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui: ainſi on pourra meſuret le chemin qu'un ſeul homme a fait faire à tous les autres hommes. La philoſophie née de nos beſoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, eſt preſque auſſi ancienne que le monde. Dès que l'homme vit luire des aſtres ſur ſa tête, & ſentit autour de lui la nature, il ſortit de lui-même, il voulut voir & obſervet. Dès ce moment des perſonnes choiſies renoncerent à toutes les paſſions pour celle de connoître. L'Egypte eut ſes Prêtres philoſophes, la Perſe ſes Mages, l'Inde & l'Ethiopie ſes Gymnoſophiſtes, l'Aſſyrie ſes Chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares & les Celtes ſauvages eurent, comme les Orientaux, des Prêtres de la nature qui cherchoient la Philoſophie dans les forêts & ſur les montagnes. Ceux qui étoient nés ſous un ciel ſerein, porterent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des obſervations aſtronomiques. Les Diſciples d'Atlas découvrent par les phaſes de la Lune, le principe de ſa lumiere. On partage le temps, & l'on regle l'année ſur le cours du Soleil. La Géométrie naît ſur les bords du Nil. L'Inde & la Perſe deviennent auſſi le berceau des con-

naiſſant preſque auſſi barbare que les hommes. Dans la Grece, auſſi féconde que har-

---

noiſſances. L'homme porte ſes regards autour de lui. Il commence à diſtinguer les proprietés des corps, & jette les fondemens de l'Hiſtoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la Philoſophie eſt encore barbare. L'eſprit humain dans ſon enfance, n'ayant pas eu le temps de raſſembler des forces, n'eſt qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & chaque effort eſt ſuivi d'une chûte. Les hommes tirerent leurs premieres opinions de leurs ſens. Ce qui exiſtoit, avoit dû éternellement exiſter. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantiſſement. On n'admit donc qu'une ſeule ſubſtance éternelle & infinie, indiviſible, quoique diviſée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications paſſageres. La partie la plus pure formoit l'Etre ſuprême: les corps céleſtes & les génies étoient la ſeconde émanation de cette eſſence: enfin la lie de la matiere avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout ſe déploie dans la nature par un enchaînement néceſſaire de cauſes & d'effets. La terre enſevelie ſous les eaux, maſſe informe & bourbeuſe, pénétrée par le Soleil, & agitée par les ſecouſſes de l'air, ſe découvre, devient féconde, développe ſes germes, & produit des maſſes organiques. Mais la terre s'épuiſe & ſe conſume. Elle éprouve des révolutions & des embraſemens. Tout ſe déboite & redevient chaos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou dépoſée dans les Temples ſous la garde des Dieux. Bientôt par des voyages ſavans elle eſt portée de l'Egypte dans la Grece. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtême, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux; il avoit perfectionné la géométrie; il oſa entreprendre d'expliquer la nature: époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matiere la force de s'arranger elle-même. Il y répand

die, elle avoit créé tous ces ſyſtêmes fameux qui expliquoient l'univers, ou par le princi-

---

une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps. La Secte Ionique ſoutient, altere ou modifie les ſentimens de ſon Maître. L'univers eſt l'infini; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait que ſe développer; & chaque être eſt entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre ſont tour à tour admis comme ſouverains de la nature, & quelquefois tous quatre enſemble. Sous Anaxsgore la philoſophie entrevoit une intelligence ſuprême. Plus de haſard ni de fatalité aveugle. La matiere eſt partagée par Dieu même en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, & ſemblables aux corps mêmes qu'ils doivent former Ces parties ſimilaires, mais diviſées, tendent à ſe rejoindre pour former les différens êtres dont elles ſont les principes. Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'Occident les lumieres de l'Inde & de la Perſe. Il enſeigne le vrai ſyſtême de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le Soleil eſt immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes ſont autant de Soleils diſperſés dans l'eſpace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préſide au cours des aſtres, & les regle par ſes accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fauſſe application de la géométrie à la phyſique: & l'eſprit humain, pendant des ſiecles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'eſſence même de Dieu, & les myſteres les plus profonds de la nature. L'eſprit humain prend une nouvelle route à la ſuite d'un homme paſſionné pour la vérité, mais qui deſeſpérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate eſt l'auteur de cette révolution: eſprit ſupérieur à ſon ſiecle comme Deſcartes, ennemi comme lui de la ſcience des mots, comme lui ſecouant les erreurs, bravant les opinions,

pe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des

---

cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philoſophie nouvelle. Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit conſentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres: Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le ſuivre dans ſa métaphyſique ſublime, élevé au deſſus des ſens & de la matiere, deſſinant un monde intelligible, image & production du premier Etre, ſon idée incréée, plan & modele de tout ce qui exiſte & qui exiſtera à jamais. Le monde ſenſible n'eſt que cette idée éternelle & manifeſtée au dehors. L'être intellectuel eſt inaltérable & parfait. L'être matériel incapable d'une ſtabilité d'eſſence, change, tombe, s'éleve, naît, meurt, ſe détruit & ſe reproduit ſans ceſſe. De ce mouvement continuel & rapide naiſſent ſans ceſſe de nouveaux rapports dans la matiere. On ne peut donc ni la ſaiſir, ni la connoître: la vérité n'eſt que pour Dieu, la vraiſemblance pour l'homme. Dès ce moment, l'art de douter ſe réduit en principes. L'eſprit humain, comme une vague flottante, eſt ſans ceſſe entraîné vers les extrémités oppoſées. Ici la matiere eſt dans un mouvement éternel; ailleurs elle eſt dans une éternelle immobilité. Suivant la Secte Eléatique, toutes les parties de l'univers ſont aſſoupies dans le repos. Le monde entier n'eſt qu'une maſſe. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les ſens & la raiſon ſont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'éleve du milieu de cette Secte, & il proſcrit également toutes les vérités phyſiques ou morales. Nouvelle revolution. Les mouvemens renaiſſent. Le vuide eſt admis. Des âtomes innombrables jettés par millions, & errans dans le vuide, ſe choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre; principe dont Deſcartes a fait un ſi grand uſage. Tout s'opere par des combinaiſons de maſſes & de mouvemens. De l'aſſemblage des atômes réſultent les corps. De l'aſſem-

combinaiſons de maſſes, de figures & de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui

---

blage des corps réſultent les mondes. Ce ſyſtême s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires paſſive un principe actif & divin. La vie circule avec le méchaniſme, & les mondes s'arrangent. Cependant, tandis qu'Alexandre va fondre en Aſie un Empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le Précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit ſubſiſter vingt ſiecles. Ariſtote paroît. Tout change La matiere, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matiere ſujet éternel & paſſif, tend ſans ceſſe au mouvement: elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & conſtitue ſon eſſence. La privation n'eſt qu'un néant néceſſaire pour que la matiere devienne un corps plutôt qu'un autre. La nature, comme une force inviſible, eſt répandue dans la maſſe univerſelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'aſſujettit impérieuſement à toutes les formes, & ſe ſubdiviſe elle-même en une infinité de formes qui naiſſent & ſe détruiſent tour à tour. De-là les changemens des corps. La terre ſe gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus ſecretes circulent dans toutes ſes parties. Tel fut le dernier des grands ſyſtêmes que la Grece enfanta ſur l'univers. Mille Sectes rivales naiſſent de ces principales Sectes; elles ſe ſubdiviſent comme de petits Etats formés d'une grande Monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philoſophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'obſerver, on cherchoit la premiere eſſence des choſes. Les hommes de génie égarés par des idées métaphyſiques brillantes, déduiſoient d'un principe arbitraire toute la conſtitution du monde. Loin de s'aſſujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de ſuivre la leur. La foule des Diſciples n'étoit que des troupeaux obéiſſans. On reſpectoit un Maître qu'il eût fallu juger. Toutes les Ecoles ſe combattoient. De-là les diſputes éternelles, les queſtions frivoles ou obſcures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître ſavant plutôt que de l'être,

vient s'unir à la matiere. Dans Alexandrie, & à la Cour des Rois, elle avoit perdu ce

---

tous obſtacles invincibles à la découverte de la vérité. Cependant Athenes, le ſéjour & le centre de la philoſophie, dégénere; ſon gouvernement ſe corrompt; les révolutions amenent l'eſclavage. La philoſophie ſe tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte; mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'Hiſtoire des Philoſophes Grecs, on les explique, on les commente, ſans aller au-delà. Dans Rome, même ſtérilité. La langue formée par des Orateurs & des Conquérans, ſe refuſe même aux idées abſtraites. Les Philoſophes honorés, avilis, bannis & rappellés, égorgés ou placés ſur le trône, au milieu de tant de révolutions & de ſang, conſervent le dépôt des connoiſſances ſans l'augmenter. On a trouvé ſeulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naiſſent dans Alexandrie. On choiſit ſans inventer; & il ſe forme une philoſophie nouvelle, du débris de toutes les anciennes. La ſuperſtition s'étend avec l'effroi qu'inſpirent les Tyrans. La philoſophie théurgique éleve ſa tête hideuſe. On prodigue les enchantemens & les myſteres. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des génies inventés par Platon s'étend; & on en abuſe. La philoſophie n'eſt plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un Platoniſme plus pur s'inſinue dans l'Egliſe naiſſante; & les ouvrages du Diſciple de Socrate ſont preſque mis ſur l'Autel à côté des Livres ſacrés. Bientôt après, l'Empire ſe diviſe. Rome tombe. L'Europe eſt en proie aux Barbares. La philoſophie s'anéantit dans l'Occident. Elle ſe ſoutient encore dans l'Empire de Byzance. Mais cet arbre deſſéché depuis neuf ou dix ſiecles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des Philoſophes Grecs ſont des bornes que l'audace humaine n'oſe franchir. Les révolutions ſe ſuccedent, & les Arabes s'élevent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philoſophie aux conquêtes. Alors la connoiſſance des cieux renaît. De nouvelles tables aſtronomiques ſont dreſſées. Les mathématiques reparoiſſent. La chymie commence à ana-

caractere original & ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Ro-

---

lyſer les corps. Pendant quatre ſiecles quelque lumiere perce à travers la barbarie du reſte du monde; mais la ſcience de la nature n'avance point. Une dépendance ſervile enchainoit les eſprits. Platon avoit ſoumis les premiers Chrétiens: Ariſtote ſubjugue les Arabes. Accoutumés à croire & à ſervir, ils ſe ſoumettent aux Livres d'Ariſtote, comme ils s'étoient ſoumis à l'Alcoran. Ils adorent ce Philoſophe, comme ils adoroient leurs Califes. O aviliſſement de l'eſprit humain! Il ſemble que ſa liberté ſoit un poids qui l'accable. Ariſtote regne ſur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perſe, comme en Afrique & dans l'Eſpagne. Vers le onzieme ſiecle, la Scholaſtique s'étend ſur tout l'Occident. Elle y prend naiſſance au milieu de la barbarie. Ariſtote s'empare encore de ce nouvel Empire. Mais on n'en ſait pas même aſſez pour adopter ſes erreurs. Ses ſentimens défigurés par les Arabes, ſont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mélange des plus mépriſables ſubtilités, les obſcurcit encore. Cet état dura cinq ſiecles. Heureuſement il ſe fit une révolution. Des Tartares en précipitant les Goths ſur l'Occident, y avoient étouffé la philoſophie. D'autres Tartares ſous le nom de Turcs la font renaître. La chûte de Conſtantinople donne une ſecouſſe, & fait refluer les Grecs ſur l'Italie. La nature ſe réveille après mille ans. De nouvelles lumieres ſe répandent Chacun veut étudier; chacun veut connoître; mais ſous tant de ruines, la route de la vérité s'eſt perdue. On ſe tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les myſteres de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle même. La domination d'Ariſtote s'affermit de nouveau; & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le ſeul interprete de la nature. Voilà quel fut l'état de la philoſophie juſqu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, époque à peu près de la naiſſance de Deſcartes. On

me, parmi des maîtres & des eſclaves, elle avoit été également ſtérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter l'imbécille curioſité des Princes, ou à lire dans les aſtres la chûte des Tyrans. Dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, vouée aux enchantemens & aux myſteres, elle avoit cherché à lier commerce avec les Puiſſances ou céleſtes ou infernales. Dans Conſtantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez

---

voit que la connoiſſance générale du monde étoit très-peu avancée, ſi même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoiſſances certaines ſur pluſieurs objets. De ce nombre étoient les obſervations aſtronomiques faites en Grece, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'Aſtronomie, il ſuffit de bien voir & de calculer: Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette ſcience s'étoit accrue de ſiecle en ſiecle par les travaux de pluſieurs grands hommes; ces vérités ſe trouvoient réunies dans Euclide, Apollonius, Archimede, Pappus & Diophante: En méchanique, pluſieurs inventions admirables d'Archimede: En médecine, les Ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art: En anatomie, un excellent traité de Galien où il avoit raſſemblé toutes les obſervations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles: Enfin ſur l'Hiſtoire naturelle, le Livre de Pline, où ſont les plus grandes vues ſur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail; & ſur-tout le Traité des animaux d'Ariſtote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoiſſances réunies, que dix peut-être des plus ſavans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à peu près exact de toutes les richeſſes philoſophiques des anciens.

ce peuple doublement eſclave & par ſa Religion & par ſon Gouvernement, elle avoit eu ce même caractere d'eſclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les ſiecles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon abſurde & inſenſé, que conſacroit le fanatiſme & qu'adoroit la ſuperſtition. Enfin, à la renaiſſance des Lettres, elle n'avoit profité de quelques lumieres, que pour ſe remettre par choix dans les chaînes d'Ariſtote. Ce Philoſophe, depuis plus de cinq ſiecles, combattu, proſcrit, adoré, excommunié, & toujours vainqueur, dictoit aux Nations ce qu'elles devoient croire. Ses Ouvrages étant plus connus, ſes erreurs étoient plus adorées. On négligeoit pour lui l'Univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à ſe paſſer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choſes, parce que leur ignorance hardie prononçoit avec orgueil des mots obſcurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'eſprit humain avoit faits pendant trente ſiecles. On remarque pendant cette longue révolution de temps cinq ou ſix hommes qui ont penſé & créé des idées; & le reſte du monde a travaillé ſur ces penſées, comme l'artiſan, dans ſa forge, travaille ſur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu pluſieurs ſiecles de ſuite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des Nations qui n'ont pas

contribué d'une idée à la maſſe des idées générales. Du ſiecle d'Ariſtote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la penſée originale ſe perd, comme un fleuve qui meurt dans les ſables, ou qui s'abyme ſous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de-là, ſous de nouveaux cieux & ſur une terre nouvelle. Quoi donc, y a-t-il pour l'eſprit humain des temps de ſommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité? Ou le don de penſer par ſoi-même eſt-il réſervé à un ſi petit nombre d'hommes? Ou les grandes combinaiſons d'idées ſont-elles bornées par la nature, & s'épuiſent-elles avec rapidité? Dans cet état de l'eſprit humain, dans cet engourdiſſement général de toutes les facultés, il falloit un homme qui remontât l'eſpece humaine; qui ajoutât de nouveaux reſſorts à l'entendement; qui ſe reſſaiſît du don de penſer; qui vît ce qui étoit fait, ce qui reſtoit à faire, & pourquoi les progrès avoient été ſuſpendus tant de ſiecles; un homme qui eût aſſez d'audace pour renverſer, aſſez de génie pour reconſtruire, aſſez de ſageſſe pour poſer des fondemens sûrs, aſſez d'éclat pour éblouir ſon ſiecle & rompre l'enchantement des ſiecles paſſés; un homme qui étonnât par la grandeur de ſes vues, qui ſe crût capable de compoſer ou de décompoſer le monde, de juger ſa conſtitution, d'entrevoir ſes principaux reſſorts, de ſuivre leur enchaînement & leur liaiſon avec les reſſorts particuliers; un homme en

état de raſſembler tout ce que les ſciences avoient imaginé, ou créé, ou découvert dans tous les ſiecles, & de réunir toutes ces forces diſperſées pour en compoſer une ſeule force, & comme un levier unique avec lequel il remuât l'Univers; un homme d'un génie actif, entreprenant, libre, étendu, profond, qui sût voir où perſonne ne voyoit, qui déſignât le but & qui traçât la route, qui ſeul & ſans guide franchît par deſſus les précipices un intervalle immenſe, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être DESCARTES. Ce ſeroit ſans doute un beau ſpectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma; mais qui peut ſuivre la nature dans ſa marche étonnante? Il y a ſans doute une chaîne des penſées des hommes depuis l'origine du monde juſqu'à nous; chaîne qui n'eſt ni moins myſtérieuſe, ni moins grande que celle des êtres phyſiques. Les ſiecles ont influé ſur les ſiecles, les Nations ſur les Nations, les vérités ſur les erreurs, les erreurs ſur les vérités. Tout ſe tient dans l'Univers. Mais quel autre que Dieu peut tracer la ligne, & marquer les points de communication du premier Philoſophe du monde, ſoit de l'Inde, ſoit de la Chaldée, juſqu'à DESCARTES? L'homme du moins peut entrevoir ce rapport général; il peut dire que ſans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, DESCARTES peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainſi chaque Phi-

Philoſophe en s'égarant avançoit le terme fixé par la nature. Mais laiſſant-là les temps trop reculés, je veux chercher dans le ſiecle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé ſa naiſſance, tout ce qui a pu ſervir à le former en influant ſur ſon génie.

Et d'abord j'apperçois dans l'Univers une eſpece de fermentation générale. La nature ſemble être dans un de ces momens de criſe où elle fait les plus grands efforts. Tout s'ébranle, tout s'agite. On veut par-tout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la ſphere humaine (*b*). Vaſco de Gama dé-

(*b*) Il y a dans chaque ſiecle un eſprit général qui influe, ſans qu'on s'en apperçoive, ſur tous ceux qui vivent dans le même temps Il eſt très-ſûr que le ſeizieme & le dix-ſeptieme furent marqués par de grands changemens & de grandes découvertes. Navigation, Commerce, Politique, Sciences, Belles-Lettres, tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenans & actifs, qui font des choſes extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui eſt établi. Découverte de l'Amérique par Chriſtophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vaſco de Gama en 1497. Conquête du Mexique par Cortès en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les Terres auſtrales en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etabliſſement du Proteſtantiſme dans la moitié de l'Europe vers 1515. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai ſyſtême du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, Gentilhomme Danois, dépenſa plus de cent mille écus à l'Aſtronomie; mort à Prague en 1601. Kepler, Aſtronome Allemand, Auteur

couvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare ſubjuguent des Contrées immenſes & nouvelles. Magellan cherche les Terres auſtrales. Drak fait le tour du monde. L'eſprit des découvertes anime toutes les Nations. De grands changemens dans la politique & les Religions ébranlent l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Cette ſecouſſe ſe communique aux ſciences. L'aſtronomie renaît dès le quinzieme ſiecle. Copernic rétablit le ſyſtême de Pythagore & le mouvement de la terre; pas immenſe fait dans la nature! Tycho-Brahé ajoute aux obſervations de tous les ſiecles; il corrige & perfectionne la théorie des Planetes, determine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région

---

des fameuſes loix, ſur le cours des planetes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, Religieux. Le premier Téleſcope formé par Jacques Merius, Hollandois, en 1609. Galilée, Auteur de pluſieurs belles découvertes en aſtronomie, & de la théorie du mouvement dans la chûte des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626; on ſait tout ce que les ſciences lui doivent, & quelles vues il avoit, principalement ſur la phyſique experimentale. Il y a apparence que l'eſprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces hommes célebres ont contribué à former Deſcartes. Quelques Auteurs cependant aſſurent qu'il n'avoit point lu les Ouvrages de Bacon; & il nous dit lui-même dans une de ſes Lettres, qu'il ne lût que fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela eſt, il faut convenir que la gloire de Deſcartes en eſt bien plus grande.

que les Cometes occupent dans l'eſpace. Le nombre des phénomenes connus s'augmente. Le Légiſlateur des cieux paroît; Kepler confirme ce qui a été trouve avant lui, & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit encore de plus grands ſecours. Les temps ſont arrivés. Les verres concaves & convexes, inventés par hazard au treizieme ſiecle, ſont réunis trois cens ans après & forment le premier teleſcope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands Navigateurs faiſoient ſur les mers; il aborde à de nouveaux mondes. Les Satellites de Jupiter ſont connus. Le mouvement de la terre eſt confirmé par les phaſes de Venus. La géométrie eſt appliquée à la doctrine du mouvement. La force accelératrice dans la chûte des corps eſt meſurée; on decouvre la peſanteur de l'air; on entrevoit ſon élaſticité. Bacon fait le dénombrement des connoiſſances humaines & les juge. Il annonce le beſoin de refaire des idées nouvelles, & predit quelque choſe de grand pour les ſiecles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant ſa naiſſance; & comme par la bouſſole elle avoit réuni les parties les plus eloignees du globe, par le téleſcope rapproché de la terre les dernieres limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les eſprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit disposé pour une révolution. Déja est né (c) celui qui doit faire ce grand changement. Il ne reste à la nature que d'achever son ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point sur son éducation (d). Dès qu'il s'agit des

(c) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'Eloge, naquit à la Haie en Touraine le 30 Mars 1596, de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers, & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisieme fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves Gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fidelles au Roi & à l'Etat. Son pere, soit par goût, soit par raison de fortune, entra dans la robe; profession qui n'est mise au-dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste, ce n'est pas pour louer Descartes que nous entrons dans tous ces details; c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des peres aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres? Depuis que le pere de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des Charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Châteaugiron derniere de la famille vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractere plusieurs traits de ressemblance avec le fameux Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, niece du Philosophe, célebre par les graces de son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

(d) Descartes étoit né avec une complexion très-foible; & les Médecins ne manquerent pas de dire qu'il mourroit très-jeune; cependant il les trompa au moins d'une

ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vul-

---

quarantaine d'années. Ayant perdu ſa mere preſqu'en naiſſant, il fut très-redevable aux ſoins d'une nourrice qui ſuppléa à la nature par tous les ſoins de la tendreſſe. Deſcartes en fut très reconnoiſſant. Il lui fit une penſion viagere qui lui fut payée exactement juſqu'à la mort; & comme il n'étoit pas de ceux qui croyent que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son pere ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées; il lui donna le temps de croître & de ſe fortifier. Mais l'eſprit de Deſcartes alloit au devant des inſtructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appelloit le Philoſophe. Il demandoit les cauſes & les effets de tout, & ſavoit ne pas entendre ce qui ne ſignifioit rien. En 1604, il fut mis au College de la Fleche. Son imagination vive & ardente fut la premiere faculté de ſon ame qui ſe déploya. Il cultiva la poéſie avec tranſport. Il créoit des images en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progreſſion eſt dans la nature, & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poéſie lui demeura toujours, & peu de temps avant ſa mort il fit des vers françois à la Cour de Suede. C'eſt une reſſemblance qu'il eut avec Platon, & que Leibnitz eut avec lui. Il aimoit auſſi beaucoup l'Hiſtoire, & paſſoit les jours & les nuits à lire; mais cette paſſion ne devoit pas durer long-temps. On a une premiere avidité qu'on ſe hâte de ſatisfaire; on veut connoître tous les faits, toutes les opinions, tout ce qu'on a ſu, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on ſe dégoûte, on laiſſe là les livres, on revient ſur ſoi-même, & on n'étudie plus que la nature: telle a été la marche de Deſcartes. Il étoit encore à la Fleche en 161., lorſque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, aſſaſſiné dans Paris, y fut porté pour être dépoſé dans la Chapelle des Jeſuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt quatre Gentilshommes qui allerent au-devant de ce triſte dépôt. Il étudioit a-

gaire ; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie que celle qu'il ſe donne à lui-

---

lors en philoſophie Il y fit des progrès qui annoncerent ſon génie ; car au lieu d'apprendre il doutoit. La logique de ſes Maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles, ou dangereux ; il s'occupoit à l'en ſéparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui eſt informe.* Leur métaphyſique le revoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur phyſique par l'obſcurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas Les mathématiques ſeules le ſatisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme qui avoit beſoin de connoître. Quelques Auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au College, ſa fameuſe *analyſe*. Ce ſeroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, Deſcartes finit ſes études en 1612. Le fruit ordinaire de ces premieres études eſt de s'imaginer ſavoir beaucoup. Deſcartes étoit déja aſſez avancé pour voir qu'il ne ſavoit rien En ſe comparant avec tous ceux qu'on nommoit Savans, il apprit à mépriſer ce nom. De-là au mépris des ſciences il n'y a qu'un pas Il oublia donc & les lettres & les livres, & l'étude ; & celui qui devoit créer la philoſophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute eſpece de connoiſſances. Voilà à peu près tout ce que nous ſavons des premieres années de Deſcartes Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'eſprit humain, après cinq ou ſix mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne ſeroit peut-être pas inutile de raſſembler tout ce qu'on peut ſavoir ſur l'éducation des Hommes célebres Ce ſeroit une eſpece de phyſique expérimentale ſur les ames qui auroit ſon utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes ; & peut-être à la fin pourroit-on former un ſyſtême complet qui auroit ſes regles générales & particulieres ſelon les Gouvernemens, les Religions, les climats, la force ou la foibleſſe des organes, la trempe

même; elle conſiſte preſque toujours à détruire la premiere. DESCARTES par celle qu'il reçut jugea ſon ſiecle. Déja il voit au-delà. Déja il imagine & preſſent un nouvel ordre des ſciences. Tel, de Madrid ou de Genes, Colomb preſſentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit ſur cette ame & la diſpoſoit inſenſiblement aux grandes choſes, y avoit mis d'abord une forte paſſion pour la vérité. Ce fut là peut-être ſon premier reſſort. Elle y ajoute ce deſir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les ſiecles & à toutes les Nations; deſir qu'on ne s'étoit point encore aviſé de calomnier. Elle lui donne enſuite, pour tout le temps de ſa jeuneſſe, une activité inquiete (*e*), ces tour-

---

des caracteres & des eſprits, les rangs des citoyens, & les differens buts de chaque éducation. Mais peut-être eſt-on encore auſſi éloigné d'un pareil ſyſtême, qu'on l'eſt du ſyſtême général du monde. Tout ce qui tient à l'homme eſt preſque auſſi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

(*e*) Il étoit impoſſible que Deſcartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaiſirs. En 1614, il fit à Paris l'eſſai d'une liberté dangereuſe; mais ſon génie lui donna bientôt une ſecouſſe en ſens contraire. Tout à coup il rompt avec ſes amis & ſes connoiſſances. Il loue une petite maiſon dans un quartier déſert du Fauxbourg Saint Germain, s'y enferme avec un ou deux domeſtiques, n'avertit perſonne de ſa retraite, & y paſſe les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude, & inconnu preſqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par hazard dans une rue écartée, s'obſtina à le pourſuivre

mens du génie, ce vuide d'une ame immenſe que rien ne remplit encore, & qui ſe fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promene dans l'Europe entiere, & fait paſſer rapidement ſous ſes yeux les plus grands ſpectacles (*f*). Elle lui préſente;

---

juſques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce ſeul trait du caractere de Deſcartes, & de la paſſion que lui inſpiroit l'étude. Il eſt rare que ceux qui ne ſont pas capables de choſes extrêmes, faſſent jamais rien de grand.

(*f*) Les voyages de Deſcartes méritent, je crois, une attention particuliere dans ſon hiſtoire. Tous les grands Philoſophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa ſa jeuneſſe à parcourir l'Aſie & à s'inſtruire en Egypte. Solon recueillit des connoiſſances chez tous les peuples ſavans. Pythagore étudia ſous Phérécide & ſous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crete, tout le Péloponeſe & les principales Villes d'Italie. Platon, après avoir vu pluſieurs Villes de Grece, fit le voyage de Memphis, y ſéjourna long-temps, obſerva une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ſes voyages des connoiſſances innombrables. Parmi nous, il ſemble que les voyages ſoient moins néceſſaires. Toutes les connoiſſances ſont raſſemblées dans les livres; & l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliotheque, on trouve l'univers ſans ſortir de chez ſoi. Mais cet univers, compoſé de la main des hommes, reſſemble-t il aſſez à l'univers réel? Les idées acquiſes par une réflexion froide & lente au fond d'un cabinet, ſont-elles auſſi vives & auſſi fortes que celles qui naîtroient du grand ſpectacle du monde? L'homme qui lit, croit ſur parole; l'homme qui voit, juge par lui même; il interroge la nature, & peut lui arracher des ſecrets qu'elle avoit cachés juſqu'alors. D'ailleurs, il en eſt des livres par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altérent en paſſant par différentes

en Hollande, un peuple fier qui briſe ſes chaînes & devient libre, le fanatisme germant au ſein de la liberté, les querelles de la Religion changées en factions d'Etat; en Allemagne, le choc de la Ligue Proteſtante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la

---

mains. Pour bien peindre, il faut être près de ſon modele. Ajoutez que chacun a ſa maniere de voir & de ſaiſir les grands réſultats; & la maniere de l'un n'eſt preſque jamais celle de l'autre Ce n'eſt même qu'en parcourant ſucceſſivement une foule de grands objets, que l'on accoutume ſon ame à bien voir & à comparer. L'eſprit s'étend avec l'eſpace qu'il veut embraſſer. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de ſon génie: on ne la connoît donc point, ſi on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit-là la grande maxime de Deſcartes. Il n'avoit, diſoit-il, d'autre livre que le monde. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Philoſophes & les hommes de génie employaſſent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientot tout le globe ſeroit parfaitement connu L'hiſtoire naturelle, qui tient à toutes les Sciences phyſiques, feroit des progrès immenſes; l'hiſtoire de l'homme, d'où dépend toute la ſcience morale, ſeroit enfin commencée. De ces deux objets réunis combien réſulteroient de connoiſſances, ſoit pour les Arts, qui ne ſont que l'imitation de la nature, ſoit pour le Gouvernement & la Légiſlation, qui ne ſont que l'art de diriger l'homme en ſociété vers le bonheur? Mais ſur cet objet, comme ſur beaucoup d'autres, on eſt réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainſi, il faudroit, ce qui n'arrivera preſque jamais, ou que les Philoſophes puſſent être riches, ou que ceux qui ſont puiſſans puſſent être Philoſophes; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conſpiraſſent à une entrepriſe utile, & qui n'eſt que pour le bonheur des hommes.

Poméranie & le Holſtein, les contre-coups de cette guerre affreuſe; en Flandre, le contraſte de dix Provinces opulentes reſtées ſoumiſes à l'Eſpagne, tandis que ſept Provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition Eſpagnole, les précautions inquietes de la Cour de Savoie; en Suiſſe, des loix & des mœurs, du fer au lieu d'or, une liberté ſans orages; à Genes, toutes les factions des Républiques, tout l'orgueil des Monarchies; à Veniſe, le pouvoir des nobles, l'eſclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les

(g) Deſcartes avoit vingt-un ans lorſqu'il ſortit de France pour la premiere fois. C'étoit en 1617. Il alla d'abord en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un ſpectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la liberté; mais s'il y vit, un terrain nouveau créé pour ainſi dire & arraché à la mer, s'il vit le ſpectacle magnifique des canaux, des digues, du commerce & des villes de la Hollande, il fut auſſi témoin des querelles ſanglantes des Gomariſtes & des Arminiens. On ſait comment l'ambition du Prince d'Orange voulut faire ſervir ces querelles de Religion à ſa grandeur Barnevelt, âgé de ſoixante-ſeize ans, fut condamné, & mourut ſur l'échafaud, pour avoir voulu garantir ſon pays du deſpotiſme. Ce furent là les premiers mémoires que l'Europe fournit à Deſcartes pour la connoiſſance de l'eſprit humain. En 1619, il paſſa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y auroit vu ce Rodolphe, qui converſoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ſes Miniſtres; & faiſoit avec Kepler des tables aſtronomiques, tandis que les Turcs ravageoient ſes Etats. Il vit couronner à Francfort Ferdinand II; & il paroit

arts & Galilée; à Rome, toutes les Nations raſſemblées par la Religion, ſpectacle qui vaut peut-être bien celui des ſtatues & des tableaux; en Angleterre, le droit des peuples luttant contre ceux des Rois, Charles I ſur le Trône, & Cromwel encore dans la foule (g). La'me de DESCARTES à travers tous ces grands objets s'agrandit, s'éleve, fermente.

---

qu'il obſerva avec curioſité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou ſacrées, qui rendent plus impoſant aux yeux des peuples le Maître qui doit les gouverner. Ce couronnement fut le ſignal de la fameuſe guerre de trente ans. Deſcartes paſſa les années 1619 & 1620 en Baviere, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Bohême. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Siléſie; pénétra dans le Nord de l'Allemagne, alla en Poméranie par les extrémités de la Pologne, viſita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, paſſa au Duché de Mekelbourg, & de-là dans le Holſtein, & enfin s'embarqua ſur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut ſur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui ſeul & ſon valet. Les Mariniers, à qui ſon air doux & tranquille & ſa petite taille n'en impoſoient pas apparemment beaucoup, formerent le complot de le tuer, afin de profiter de ſes dépouilles. Comme ils ne ſe doutoient pas qu'il entendit leur langue, ils eurent l'heureuſe imprudence de tenir conſeil devant lui. Par bonheur Deſcartes ſavoit le Hollandois. Il ſe leve tout à coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oſeroit approcher. Cette heureuſe audace les intimida & Deſcartes fut ſauvé. A quoi tiennent les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq Mariniers de la Weſtfrife penſerent diſpoſer de celui qui devoit faire la révolution de l'eſprit humain. C'eſt ainſi qu'une vague de plus ſur la petite barque qui tranſportoit Céſar d'Epire en Italie, auroit

La Religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ſes idées & à multiplier leurs rapports; car l'on ſe trompe, ſi l'on croit que l'ame du Philoſophe doit ſe concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embras-

---

probablement donné une nouvelle face au monde. Deſcartes paſſa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'eſt là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il paſſoit ſa vie à ſolliciter des ſecours, & à perdre des batailles. La Princeſſe Eliſabeth ſa fille, que ſa liaiſon avec Deſcartes rendit depuis ſi fameuſe, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec ſa mere, & partageoit des maux qu'elle ne ſentoit pas encore. La même année, Deſcartes traverſa les Pays-Bas Eſpagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La treve entre l'Eſpagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Iſabelle, qui ſous un habit de Religieuſe gouvernoit dix Provinces, & ſignoit des ordres pour livrer des batailles à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Eſpagne, l'Amérique & les Indes ſous un habit de Cordelier. Ces bizarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie; il traverſa la Suiſſe, où il obſerva plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Valteline; vit à Veniſe le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuſe, inſtituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue néceſſaire, parce qu'elle ſe trouve établie; & arriva enfin à Rome ſur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un Jubilé qui attiroit une quantité prodigieuſe de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mêlange de tant de Nations différentes étoit un ſpectacle intéreſſant pour un Philoſophe. Deſcartes y donna toute ſon attention. Il comparoit les caracteres de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux les manie-

ſer, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités ſe touchent; & la vérité univerſelle n'eſt elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain ſous toutes les faces, DESCARTES ſe mêle dans ces jeux ſanglans des Rois, où le génie s'épuiſe à détruire, & où des milliers d'hommes aſſemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (*b*). Ainſi Socrate porta les ar-

---

res des différentes Ecoles de Peinture. En 1625 il paſſa par la Toſcane. Galilée étoit alors âgé de ſoixante ans, & l'Inquiſition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand Homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Dannemark. L'Eſpagne & le Portugal ſont les ſeuls pays de l'Europe où Deſcartes n'ait pas voyagé.

(*b*) Deſcartes porta les armes dans ſa jeuneſſe D'abord en Hollande, ſous le célebre Maurice de Naſſau, qui affermit la liberté fondée par ſon pere, & mérita de balancer la réputation de Farneſe; de là en Allemagne, ſous Maximilien de Baviere, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux Religions oppoſées, l'ambition des Chefs, le fanatiſme des peuples, la fureur des partis, l'abus des ſuccès, l'orgueil du pouvoir, & trente Provinces dévaſtées, parce qu'on ſe diſputoit à qui gouverneroit la Boheme. Il paſſa enſuite au ſervice de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoi, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute de trois coups de lance, & de plus de trente coups de piſtolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit ſervi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au ſiege de la Rochelle il combattit comme volontaire dans une bataille contre la Flotte Angloiſe. On ſe doute bien que l'ambition de

mes dans ſa jeuneſſe. Par-tout il étudie l'homme & le monde. Il analyſe l'eſprit humain. Il obſerve les opinions, ſuit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur ſource. De ces opinions, les unes naiſſent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la Religion, d'autres de la forme des langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, pluſieurs de toutes ces cauſes réunies. Il y en a qui ſortent du fond même de l'eſprit humain & de la conſtitution de l'homme, & celles-là ſont à peu près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui ſont bornées par les montagnes & par les fleuves; car chaque pays a ſes opinions comme ſes plantes. Toutes enſemble forment la raiſon du peuple. Quel ſpectacle pour un Philoſophe,

---

Deſcartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états; & malheureuſement la guerre eſt devenue un des grands ſpectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profeſſion, comme il l'avouoit lui-même, ſans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiete de ſon ame; mais dans la ſuite un coup d'œil plus philoſophique ne lui laiſſa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeſte devoir de verſer le ſang de ſes ſemblables; & ne ſavoit quel nom donner à ces Nations qui vont s'égorger en riant & plaiſantent ſur des champs de bataille. On a écrit de gros volumes ſur la guerre; mais l'humanité attend encore un homme qui s'éleve avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de ſe maſſacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poiſſons.

ſur-tout lorſqu'élevé à une grande diſtance, ſa vue plonge ſur cet amas de préjugés & d'erreurs! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raiſon humaine! Dès ce moment il ſentit s'ébranler tout l'édifice de ſes connoiſſances: il voulut y porter la main pour achever de le renverſer; mais il n'avoit point encore aſſez de force, & il s'arrêta. Il pourſuit ſes obſervations; il étudie la nature phyſique. Tantôt il la conſidere dans toute ſon étendue, comme ne formant qu'un ſeul & immenſe ouvrage; tantôt il la ſuit dans ſes détails. La nature vivante & la nature morte, l'être brut & l'être organiſé, les différentes claſſes de grandeurs & de formes, la chaîne des exiſtences ſucceſſives, les deſtructions & les renouvellemens, les variétés & les rapports, rien ne lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout ſur la cime des Alpes, élevé par ſa ſituation au-deſſus de l'Europe entiere & plus encore par ſon génie; ſuivant de l'œil la courſe du Pô, du Rhin, du Rhône & du Danube, & de-là s'élevant par la penſée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réſervoirs deſtinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenſes; quelquefois obſervant à ſes pieds les eſpeces innombrables de végétaux ſemés par la nature ſur le penchant des précipices ou entre les pointes des rochers; quelquefois meſurant la hauteur de ces montagnes éternelles de glace, qui ſemblent jettées dans les val-

lons des Alpes pour les combler, ou méditant profondément à la lueur des éclairs & au bruit des tonnerres (*i*). Ah! c'eſt dans ces momens que l'ame du Philoſophe s'étend, devient immenſe & profonde comme la nature. C'eſt alors que ſes idées s'élevent & planent ſur l'Univers, pour en ſaiſir les rapports & en embraſſer l'étendue. Inſatiable de voir & de connoître, par-tout où il paſſe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la pourſuit de pays en pays. Dans les Villes priſes d'aſſaut, ce ſont les Savans qu'il cherche. Maximilien de Baviere voit dans Prague, dont il s'eſt rendu maître, la Capitale d'un Royaume conquis. DESCARTES n'y voit que l'ancien ſéjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente; il interroge tous ceux qui l'ont connu; il ſuit les traces de ſes penſées; il raſſemble, dans les converſations, les res-

(*i*) Ce fut en 1625, au retour de ſon voyage d'Italie, que Deſcartes fit ſes obſervations ſur la cime des Alpes. Il eſt peu d'ames ſenſibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inſpire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuſe & ſauvage; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traverſées, & le Philoſophe s'y occupe des phénomenes de la nature. Deſcartes y compoſa une partie de ſon ſyſtême, ſur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce Peintre célebre, qui ſur mer au milieu d'une affreuſe tempête, tenoit ſon crayon, & s'applaudiſſoit en deſſinant des beautés terribles de la nature.

reſtes épars d'un grand homme. Ainſi voyageoient autrefois les Pithagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes ſavantes, archives des Nations & monumens des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple, ramaſſe tout ce qui peut ſervir d'aliment à ſon génie; ſemblable à ces chênes vigoureux dont les fibres & les racines étendues dans le ſein de la terre, y vont chercher, à une grande diſtance, tous les ſucs propres à former leur ſève, tandis que dans les airs leurs cimes élevées vont au-devant des nuages, raſſembler les vapeurs humides, & pomper les particules d'air, deſtinées auſſi par la nature à les nourrir. En eſt-ce aſſez? Et l'ame de DESCARTES eſt-elle formée? Non: tant d'idées raſſemblées dans ſes voyages ne lui auroient encore ſervi de rien, s'il n'avoit eu l'art de ſe les approprier par des méditations profondes, art ſi néceſſaire au Philoſophe, ſi inconnu au vulgaire, & peut-être ſi étranger à l'homme. En effet, qu'eſt-ce que méditer? C'eſt ramener au-dedans de nous notre exiſtence répandue toute entiere au dehors; c'eſt nous retirer de l'Univers pour habiter dans notre ame; c'eſt anéantir toute l'activité des ſens pour augmenter celle de la penſée; c'eſt raſſembler en un point toutes les forces de l'eſprit; c'eſt meſurer le temps, non plus par le mouvement & par l'eſpace, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans

DESCARTES, avoient tourné en habitude (*k*). Elles le ſuivoient par-tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſile prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appelloit ſes idées. Elles accouroient

(*k*) Dès ſon enfance, Deſcartes avoit l'habitude de méditer. Lorſqu'il étoit à la Fleche, on lui permettoit, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté, de paſſer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément ſur les objets de ſes études; & il en contracta l'habitude pour le reſte de ſa vie. Ce temps où le ſommeil a réparé les forces, où les ſens ſont calmes, où l'ombre & le demi-jour favoriſent la rêverie, & où l'ame ne s'eſt point encore répandue ſur les objets qui ſont hors d'elle, lui paroiſſoit le plus propre à la penſée. C'eſt dans ces matinées qu'il a fait la plupart de ſes découvertes, & arrangé ſes mondes. Il porta à la guerre ce meme eſprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver ſur les frontieres de Bavière dans un lieu tres écarté, il y paſſa pluſieurs mois dans une ſolitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une ſcience nouvelle. Sa tête, fatiguée ſans doute par la ſolitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des ſonges myſtérieux. Il crut voir des fantômes; il entendit une voix qui l'appelloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'Hiſtorien de ſa vie, que ces ſonges ne vinſſent du ciel; & il y mêla un ſentiment de religion. Au reſte, ces ſortes de foibleſſes ne doivent pas étonner même dans un grand Homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le ſpectre de Brutus, le fantôme qui apparut à Céſar ſur les bords du Rubicon, l'abyme qui étoit ſans ceſſe ouvert à côté de Paſcal? Ce ſont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande paſſion. Il ſembleroit cependant qu'un Philoſophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces ſortes d'accès.

en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (*l*). C'étoit-là que

(*l*) La premiere étude qui attacha véritablement Descartes, fut celle des mathématiques. Dans ſon enfance il les étudia avec tranſport, & en particulier l'algebre, & l'analyſe des Anciens. A l'âge de dix neuf ans, lorſqu'il renonça bruſquement à tous les plaiſirs, & qu'il paſſa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la Géometrie. En 1617, étant au ſervice de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à reſoudre. Deſcartes vit un grand concours de paſſans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha ; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'entendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'etoit un Mathématicien nommé Beckman, Principal du College de Dordrecht. Le Principal, homme grave, voyant un petit Officier François en habit d'uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéreſſant pour lui ; & apparemment pour le plaiſanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il réſoudroit le problême. C'étoit une eſpece de défi. Deſcartes l'accepta ; le lendemain matin le problême étoit réſolu. Beckman fut fort etonné ; il entra en converſation avec le jeune homme ; & il ſe trouva que le militaire de vingt ans en ſavoit beaucoup plus ſur la géométrie que le vieux Profeſſeur de mathématiques. Deux ou trois ans apres, etant à Ulm en Souabe, il eut une aventure a peu pres pareille avec Faulhaber, Mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre ſur l'algebre ; & il traitoit Deſcartes aſſez lestement, comme un jeune Officier aimable, & qui ne paroiſſoit pas tout a fait ignorant. Cependant un jour, à quelques queſtions qu'il lui fit, il ſe douta que Deſcartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientot à la clarté & a la rapidité de ſes réponſes ſur les queſtions les plus abſtraites, il reconnut dans ce

ſon ame ſe repoſoit de l'inquiétude qui la tourmentoit par-tout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ces ſpéculations qui s'égarent & ſe perdent hors des bornes du monde phyſique, le deſir de ſe rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il ſe livroit à toutes les ſciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à

---

jeune homme le plus puiſſant génie, & ne regarda plus qu'avec reſpect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Deſcartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus ſavans Géometres de ſon ſiecle. Il ne ſe paſſoit pas d'année qu'il ne donnât la ſolution d'un très grand nombre de problêmes qu'on lui adreſſoit dans ſa retraite; car c'étoit alors la méthode entre les Géometres, à peu près comme les anciens Sages, & même les Rois dans l'Orient, s'envoyoient des enigmes à deviner. Deſcartes eut beaucoup de part à la fameuſe queſtion de la roulette ou de la cycloide. La cycloïde eſt une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution ſur une ligne droite. Ainſi quand une roue de carroſſe tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air une cycloïde. Cette ligne fut découverte par le Pere Merſenne, expliquée par Roberval, examinée par Deſcartes qui en découvrit la tangente, uſurpée par Torricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Paſcal qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis, les Géometres les plus célebres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Leibnitz, & les Bernoulli, y travaillerent encore. Avant de finir cet article, il ne ſera peut-être pas inutile de remarquer que Deſcartes, qui fut le plus grand Géometre de ſon ſiecle, parut toujours faire aſſez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou ſix fois d'y renoncer, & il y revenoit ſans ceſſe. C'eſt ainſi que la Mothe paſſa ſa vie à écrire contre les vers & à en faire.

la ſimplicité de ſon objet; mais il y tranſportoit du moins la méthode des Géometres. C'eſt d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le ſens des termes, & à n'en abuſer jamais, à décompoſer l'objet de ſon étude, à lier les conſéquences aux principes, à remonter par l'analyſe, à deſcendre par la ſyntheſe. Ainſi l'eſprit géométrique affermiſſoit ſa marche; mais le courage & l'eſprit d'indépendance briſoit devant lui les barrieres, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace du génie; & ſans doute les événemens dont il avoit été témoin, les grands ſpectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie & dans la Boheme, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'eſprit naturelle. Il oſa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raiſon. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient ſur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne ſont point notre ouvrage, & qui ſont le réſultat néceſſaire de mille combinaiſons faites ſans nous? Il falloit, pour ainſi dire, détruire ſon ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayerent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour ſecouer toutes ſes opinions. Il demande compte à ſes ſens de toutes les idées qu'ils ont portées dans ſon ame; il examine tous les tableaux de ſon imagination, & les

compare avec les objets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions qu'il analyse; il parcourt le dépôt de sa mémoire, & juge tout ce qui y est rassemblé. Par-tout il poursuit le préjugé, il le chasse de retraite en retraite; son entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un désert immense, mais où desormais la vérité peut entrer (*m*).

(*m*) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement, en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les Inventeurs eussent fait de même; mais la plupart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils ayent craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à leurs yeux, en se montrant eux mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses Maitres que des opinions, & il cherchoit des verités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans ayant fini les études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris: il rougit de lui-même; & puisqu'il avoit eu les plus habiles Maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, & qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix neuf il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes & fort approuvées, il apprenoit, dit il, à se défier de l'esprit humain, & à ne point regarder l'exemple la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES; voilà ſes idées anciennes dé-

---

quatre mois de ſuite à penſer. Le premier pas qu'il fit, fut d'obſerver que tous les ouvrages compoſés par pluſieurs mains, ſont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris & acheves par un ſeul homme: c'eſt ce qu'il eſt aiſé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les ſtatues, dans les tableaux, & même dans les plans de légiſlation & de gouvernement. Son ſecond pas fut d'appliquer cette idée aux ſciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pieces de rapport, groſſies des opinions de chaque Philoſophe, tous d'un eſprit & d'un caractere différent. Cet aſſemblage, cette combinaiſon d'idées ſouvent mal liées & mal aſſorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raiſonnemens juſtes & ſimples d'un ſeul homme? Son troiſieme pas fut d'appliquer cette même idée à la raiſon humaine. Comme nous ſommes enfans avant que d'être hommes, notre raiſon n'eſt que le compoſé d'une foule de jugemens ſouvent contraires, qui nous ont été dictés par nos ſens, par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité & plus d'unité, ſi l'homme, ſans paſſer par la foibleſſe de l'enfance, pouvoit juger en naiſſant, & compoſer lui ſeul toutes ſes idées? Parvenu juſques-là, Deſcartes réſolut d'ôter de ſon eſprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en ſubſtituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut ſon quatrieme pas. Il vouloit pour ainſi dire recompoſer la raiſon, afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'aſſurer, pour la ſuite, des fondemens de ſes connoiſſances. Il ne penſoit point encore à reformer les ſciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établiſſemens une fois faits, diſoit-il, ſont comme ces grands corps dont la chûte ne peut être que tres-rude, & qui ſont encore plus difficiles à relever, quand ils ſont abattus, qu'à retenir quand ils ſont ébranlés. Mais comme il ſeroit juſte de blâmer un homme qui entreprendroit de renverſer toutes les maiſons d'une Ville,

truites. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres, pour faire la révolution du monde. Car,

---

dans le ſeul deſſein de les rebâtir ſur un nouveau plan, il doit être permis à un Particulier d'abattre la ſienne, pour la reconſtruire ſur des fondemens plus ſolides. Il entreprit donc d'exécuter la premiere partie de ſes deſſeins, qui conſiſtoit à détruire; & ce fut ſon cinquieme pas Mais il éprouva bientôt les plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit il, *qu'il n'eſt pas auſſi aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugés, que de brûler ſa maiſon.* Il y travailla conſtamment pluſieurs années de ſuite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne ſais ſi je me trompe, mais cette marche de l'eſprit de Deſcartes me paroît admirable Continuons de le ſuivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une ſociété d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité : on l'appelloit la Confrairie des Roſe-Croix. Un de ſes principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour Fondateur un Allemand né dans le quatorzieme ſiecle. On raconte de cet homme des choſes merveilleuſes. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une ſcience fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Eſpagne, avoit vu ſur la terre des ſages & des cabaliſtes, avoit appris pluſieurs ſecrets de la nature, & s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut ſolitaire dans une grotte juſqu'à l'âge de 106 ans. On ſe doute bien qu'il fit des prodiges pendant ſa vie & après ſa mort. Son hiſtoire ne reſſemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un ſoleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce ſoleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer ſon tombeau. La Confrairie fondée par cet homme extraordinaire, étoit, dit-on, chargée de réformer les ſciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroiſſoit pas; & Deſcartes, malgré toutes ſes recherches, ne put trouver un ſeul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle exiſtoit: car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre; & même en 1623 on fit l'honneur à ces Philoſophes de les jouer à Paris ſur le théâtre de

pour changer les Nations, il ne ſuffit point d'abattre, il faut reconſtruire. Dès ce moment, DESCARTES ne penſe plus qu'à élever une philoſophie nouvelle. Tout l'y appelle, tout l'y invite; les exhortations de ſes

---

l'Hôtel de Bourgogne. Deſcartes déchu de l'eſpérance de trouver dans cette ſociété quelques ſecours pour ſes deſſeins, réſolut deſormais de ſe paſſer des Livres & des Savans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appelloit *le grand Livre du monde*, & s'occupoit à ramaſſer des expériences. A vingt-ſept ans, il éprouva une ſecouſſe qui lui fit abandonner les mathématiques & la phyſique; les unes lui paroiſſoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la premiere occaſion il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les ſciences abſtraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il eſpéroit trouver plus de ſecours pour cette ſcience; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome & dans Veniſe, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il paſſa trois ans dans ces alternatives & ce reflux orageux d'idées contraires, entraîné par l'ardeur de ſon génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant ſans ceſſe avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente deux ans que tous ces orages ceſſerent. Alors il penſa ſérieuſement à refaire une philoſophie nouvelle; mais il réſolut de ne point embraſſer de Secte, & de travailler ſur la nature même. Voilà par quels degrés Deſcartes parvint à cette grande révolution: il y fut conduit par le doute & l'examen. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les hommes imitaſſent ſon exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule d'opinions: mais tout Philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

amis, le beſoin de ſon ame, le deſir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ſes idées, je ne ſais quel inſtinct qui domine le grand homme, & plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes de tous les ſiecles moins miſérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil deſſein, il ſentit qu'il falloit ſe cacher. Hommes du monde, ſi fiers de votre politeſſe & de vos avantages, ſouffrez que je vous diſe la vérité; ce n'eſt jamais parmi vous que l'on fera ni que l'on penſera de grandes choſes. Vous poliſſez l'eſprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t il beſoin de vos vains ornemens? C'eſt un coloſſe dont la grandeur fait la beauté. C'eſt dans la ſolitude que l'homme de génie eſt ce qu'il doit être; c'eſt-là qu'il raſſemble toutes les forces de ſon ame. Auroit-il beſoin des hommes? N'a-t-il pas avec lui la nature? & il ne la voit point à travers les petites formes de la ſociété, mais dans ſa grandeur primitive, dans ſa beauté originale & pure. C'eſt dans la ſolitude que toutes les heures laiſſent une trace,

(*n*) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne reconnoît d'autre aſſujettiſſement que celui des Loix; qui pratique tous les devoirs de Citoyen & de Sujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, eſt le

que tous les inſtans ſont repréſentés par une penſée, que le temps eſt au ſage, & le ſage à lui-même. C'eſt dans la ſolitude ſur-tout que l'ame a toute l'énergie de l'indépendance (*n*). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſecouent ſur leurs eſclaves: elle eſt libre comme la penſée de l'homme qui exiſteroit ſeul dans l'univers. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande paſſion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point; ces deux paſſions tiennent l'une à l'autre. La vérité eſt l'aliment néceſſaire d'une ame fiere & libre, tandis que l'eſclave n'oſe même lever les yeux juſqu'à elle. C'eſt cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens des ſociétés, à renoncer à tous ces emplois, qui ne ſont trop ſouvent que les chaînes de l'orgueil. Il falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre humain.

---

propre caractere de l'honnête homme; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes, ne ſera pas long-temps ſoumis aux Loix; & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homere que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame. On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il dans une de ſes Lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter*; ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

DESCARTES ne fut donc ni Magiſtrat, ni Militaire, ni Homme de Cour (*o*); Il conſentit à n'être qu'un Philoſophe, qu'un homme de génie, c'eſt-à-dire rien aux yeux du peuple. Il renonce même à ſon pays; il choiſit une retraite dans la Hollande. C'eſt dans le ſanctuaire de la liberté qu'il va fonder une philoſophie libre. Il dit adieu à ſes parens, à ſes amis, à ſa patrie. Il part (*p*). L'amour

(*o*) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en degoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelque envie d'être Intendant de l'Armée; mais ſes ſollicitations ne purent être aſſez vives pour qu'il réuſsît: il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéreſſoit que ſa fortune. En 1625, il fut ſur le point d'acheter la Charge de Lieutenant Général de Châtellerault; & comme il étoit perſuadé que pour exercer une Charge il falloit être inſtruit, il manda à ſon pere qu'il iroit ſe mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la Pratique. Il faut avouer que c'étoit-là un ſingulier apprentiſſage pour un homme tel que Deſcartes? il avoit alors vingt neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réuſſi, il eſt à croire que Deſcartes auroit fait comme le Préſident de Monteſquieu, & qu'il ne fût pas long-temps reſté juge. Enfin, après avoir paſſé dix ou douze ans à obſerver tous les états, il finit par n'en choiſir aucun. Il réſolut de garder ſon indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il penſoit ſans doute que c'étoit aſſez remplir ſon devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

(*p*) Ce fut en 1619, ſur la fin de Mars, que Deſcartes partit pour aller s'établir en Hollande: il avoit alors trente-trois ans. Comme ſa réſolution auroit paru fort

de la vérité n'eſt plus dans ſon cœur un ſentiment ordinaire; c'eſt un enthouſiaſme ſacré;

extraordinaire, il n'en avertit ni ſes parens ni ſes amis; il ſe contenta de leur écrire avant ſon départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui ſoit capable de l'approuver. Mais ſon parti étoit pris. Il nous rend compte lui même des motifs qui l'engagerent à quitter la France. Le premier fut la raiſon du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop ſon imagination, ne lui ôtât une partie du ſang froid & du calme néceſſaire pour les découvertes philoſophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ſes deſſeins. Mais ſon principal motif fut la paſſion qu'il avoit pour la retraite, & le deſir de vivre dans une ſolitude profonde. En France il eût été ſans ceſſe détourné de l'étude par ſes parens ou ſes amis. Il eût été diſtrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'eſt impoſés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être aſſujetti que lorſqu'on ne peut faire mieux: au lieu qu'en Hollande il étoit ſûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il eſperoit vivre parfaitement inconnu, ſolitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de ſon commerce, tandis que lui s'occuperoit à penſer. Comme ſon grand but étoit la retraite, il prit toutes ſortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia ſa demeure qu'à un ſeul ami chargé de ſa correſpondance. Jamais il ne datoit ſes Lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande Ville où il étoit ſûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très-ſouvent de ſéjour, fuyant ſa réputation par tout où elle le pourſuivoit, & ſe dérobant aux importuns qui vouloient ſeulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes Villes; mais il préféroit ordinairement les Villages ou les Bourgs, & le plus ſouvent les maiſons ſolitaires tout-à-fait iſolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maiſon aux bords de la mer. On montre encore en pluſieurs endroits les maiſons qu'il a habitées, com-

c'eſt un ſentiment religieux qui éleve & remplit ſon ame. Dieu, la nature, le genre hu-

---

me on voit à Sardam l'eſpece de chaumiere où logeoit le Czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit ſur les chantiers de la Hollande. C'eſt ainſi que les hommes célebres honorent tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas. Le goût que Deſcartes avoit pour la Hollande étoit ſi vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ſes amis qui vouloient ſe retirer du monde. Je vais traduire une Lettre qu'il écrivit à Balzac ſur ce ſujet; on la verra peut-être avec plaiſir. „ Je ne ſuis point étonné, lui „ dit-il, qu'une ame grande & forte telle que la vôtre, „ ne puiſſe ſe plier aux uſages ſerviles de la Cour. J'oſe „ donc vous conſeiller de venir à Amſterdam, & de „ vous y retirer, plutôt que dans des Chartreuſes, ou „ même dans les lieux les plus agréables de France ou „ d'Italie. Je préfere même ſon ſéjour à cette ſolitude „ charmante où vous étiez l'année derniere. Quelque „ agréable que ſoit une maiſon de campagne, on y „ manque de mille choſes qu'on ne trouve que dans les „ Villes. On n'y eſt pas même auſſi ſeul qu'on le „ voudroit. Peut-être y trouverez-vous un ruiſſeau „ dont le murmure vous fera rêver délicieuſement, ou „ un vallon ſolitaire dont la vue vous jettera dans l'en- „ chantement; mais auſſi vous aurez à vous défendre „ d'une quantité de petits voiſins qui vous aſſiégeront „ ſans ceſſe. Ici, comme tout le monde, excepté moi, „ eſt occupé au commerce, il ne tient qu'à moi de vi- „ vre inconnu à tout le monde. Je me promene tous „ les jours à travers un peuple immenſe, preſque auſſi „ tranquillement que vous pouvez le faire dans vos al- „ lées. Les hommes que je rencontre me font la mê- „ me impreſſion que ſi je voyois les arbres de vos fo- „ rêts, ou les troupeaux de vos campagnes. Le bruit „ même de tous ces Commerçans ne me diſtrait pas „ plus que ſi j'entendois le bruit d'un ruiſſeau. Si je „ m'amuſe quelquefois à conſidérer leurs mouvemens, „ j'éprouve le même plaiſir que vous à conſidérer ceux „ qui cultivent vos terres: car je vois que le but de

main, voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre

„ tous ces travaux eſt d'embellir le lieu que je habite, „ & de prévenir tous mes beſoins. Si vous avez du „ plaiſir à voir les fruits croître dans vos vergers, & „ vous promettre l'abondance, penſez-vous que j'en aye „ moins à voir rous les vaiſſeaux qui abordent ſur mes „ côtes, m'apporter les productions de l'Europe & des „ Indes? Dans quel lieu de l'univers trouverez-vous „ plus aiſement qu'ici, tout ce qui peut ou intéreſſer „ la vanité, ou flatter le goût? Y a-t-il un pays dans „ le monde où l'on ſoit plus libre, où le ſommeil ſoit „ plus tranquille, où il y ait moins de dangers à crain- „ dre, où les Loix veillent mieux ſur le crime, où les „ empoiſonnemens, les trahiſons, les calomnies ſoient „ moins connues, où il reſte enfin plus de traces de „ l'heureuſe & tranquille innocence de nos peres? Je „ ne ſais pourquoi vous êtes ſi amoureux de votre ciel „ d'Italie? La peſte ſe mêle avec l'air qu'on y reſpire; „ la chaleur du jour y eſt inſupportable; les fraicheurs „ du ſoir y ſont mal-ſaines; l'ombre des nuits y cou- „ vre des larcins & des meurtres. Que ſi vous craignez „ les hivers du Nord, comment à Rome, même avec „ des boſquets, des fontaines, & des grottes, vous ga- „ rantirez-vous auſſi bien de la chaleur, que vous pour- „ rez ici avec un bon poile ou une cheminée, vous a- „ rantir du froid? Je vous attends avec une petite pro- „ viſion d'idees philoſophiques qui vous feront peut-être „ quelque plaiſir; & ſoit que vous veniez ou que vous „ ne veniez pas, je n'en ſerai pas moins votre tendre „ & fidelle ami". Cette lettre eſt très-intéreſſante. D'abord elle nous fait voir le goût de Deſcartes pour la Hollande, & la maniere dont il y vivoit. Elle nous montre enſuite ſon imagination & le tour agréable qu'il ſavoit donner à ſes idées. On a accuſé la géometrie de deſſecher l'eſprit; je ne ſais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'eſprit & d'agrément. L'imagination brillante de Deſcartes ſe décele par-tout dans ſes ouvrages; & s'il n'avoit voulu être ni Géometre, ni Philoſophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel-eſprit de ſon temps.

à cette occupation ſublime aux pieds des Autels. O jour! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain! Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le Temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu: Eſprit éternel, puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'as miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe, agrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment: l'ouvrage de la nature eſt achevé. DESCARTES eſt créé pour l'Univers. Elle a préparé long-temps avant ſa naiſſance tout ce qui devoit influer ſur lui; elle lui a donné les prédéceſſeurs dont il avoit beſoin; elle a jetté dans ſon ſein les ſemences qui devoient y germer; elle a établi entre ſon eſprit & ſon ame les rapports néceſſaires; elle a fait paſſer ſous ſes yeux tous les grands ſpectacles & du monde phyſique & du monde moral; elle a raſſemblé autour de lui, ou dans lui, tous les reſſorts; elle a mis dans ſa main tous les inſtrumens; ſon travail eſt fini: c'eſt peut-être un travail de vingt ſiecles. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'hiſtoire de ſes penſées. On verra une eſpece

ce de création. Elle embraſſera tout ce qui eſt, le temps & l'eſpace, l'eſprit & la matiere; elle préſentera une machine immenſe, mue avec peu de reſſorts; on y trouvera le grand caractere de la ſimplicité, l'enchaînement de toutes les parties, & ſouvent, comme dans la nature phyſique, un ordre réel caché ſous un deſordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même. (*q*) Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jetter les fondemens; il faut creuſer juſqu'à la ſource de la vérité; il faut établir l'évidence, & diſtinguer ſon caractere. Nous avons vu DESCARTES renverſer toutes les fauſſes opinions qui étoient dans ſon ame; il fait plus, il s'éleve à un doute univerſel (*r*). Celui qui s'eſt trompé une

(*q*) On s'eſt attaché dans cette partie de l'éloge de Deſcartes à bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ſes idées, le plan & la méthode de ſa philoſophie, & ſur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les ſciences. Il a donc fallu parler de ſes erreurs, comme des vérités qu'il a enſeignées; ſans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu juſtice aux vérités. Pour ceux qui liſent en Philoſophes, il n'eſt pas moins utile que curieux de voir la maniere dont un ſyſtême univerſel de connoiſſances eſt enchaîné; & pour ceux qui ne veulent que ſatisfaire leur imagination, c'eſt encore un ſpectacle intéreſſant que le tableau de l'eſprit d'un grand homme.

(*r*) Le diſcours ſur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ſes eſſais de philoſophie. Deſcartes y indique les moyens qu'il a ſuivis pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour

fois, peut ſe tromper toujours. Auſſi-tôt les cieux, la terre, les figures, les ſons, les couleurs, ſon corps même, & les ſens avec leſquels il voyage dans l'Univers, tout s'anéantit à ſes yeux. Rien n'eſt aſſuré; rien n'exiſte. Dans cette deſtruction générale, où trouver un point d'appui? Quelle ſera la premiere vérité qui ſervira de baſe à toutes les vérités? Pour Dieu cette premiere vérité eſt par tout. DESCARTES la trouve dans ſon doute même. Puiſque je doute, je penſe; puiſque je penſe, j'exiſte. Mais à quelle marque la reconnoît-il? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident, c'eſt-à-dire ce qui eſt clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel eſt ce fameux doute philoſophique de DESCARTES (*s*). Tel

---

aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue juſqu'alors. C'eſt là qu'eſt l'hiſtoire de ſon fameux doute. Il a depuis répété cette hiſtoire dans deux autres ouvrages, dans le premier Livre de ſes principes & dans la premiere de ſes méditations métaphyſiques. Il falloit qu'il ſentît bien vivement l'importance & la néceſſité du doute, pour y revenir juſqu'à trois fois, lui qui étoit ſi avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la baſe de la philoſophie, & le garant ſûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les ſiecles. Il faut remarquer que Deſcartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient ſervi du doute pour renverſer toutes les ſciences: Deſcartes s'en ſervit pour les reconſtruire.

(*s*) Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que le doute philoſophique de Deſcartes ne s'étendit jamais aux vérités

eſt le premier pas qu'il fait pour en ſortir & la premiere regle qu'il établit, C'eſt cette regle qui a fait la révolution de l'eſprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyſe au doute. Décompoſer les queſtions & les diviſer en pluſieurs branches; avancer par degrés des objets les plus ſimples aux plus compoſés, & des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui eſt entre les idées éloignées, & le remplir par toutes les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes ſe déduiſent aiſément les unes des autres, & que les énoncer, ce ſoit pour ainſi dire les démontrer: voilà les autres regles qu'il a établies, & dont il a donné l'exemple. (*t*) On en-

révelées. On ſait qu'il les reſpecta toute ſa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop ſupérieur à la raiſon pour vouloir les y aſſujetir On voit par tout dans ſes Ouvrages & dans ſes Lettres, qu'il diſtinguoit le Philoſophe du Chrétien; & que s'il parloit avec audace ſur tous les objets de la raiſon il ne parloit qu'avec ſoumiſſion ſur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce diſcours, où il s'agit du doute de Deſcartes, de l'examen de ſes opinions, & de ſa grande maxime *de ne regarder comme vrai que ce qui eſt évident*

(*t*) Les regles de l'analyſe logique, qu'on peut regarder comme la ſeconde partie de ſa methode, ſont indiquées dans pluſieurs de ſes ouvrages, & raſſemblées en partie, dans un manuſcrit qui n'a été imprimé qu'après ſa mort. L'ouvrage eſt intitulé, *Regles pour conduire notre eſprit dans la recherche de la vérité* En voici à peu près la marche: Voulez-vous trouver la vérité? formez votre eſprit & rendez-le capable de bien juger. Pour y

trevoit déja toute la marche de ſa philoſophie. Puiſqu'il faut commencer par ce qui eſt évident & ſimple, il établira des principes qui réuniſſent ce double caractere. Pour raiſonner ſur la nature, il s'apuyera ſur des axiomes, & déduira des cauſes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer; DESCARTES a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît; c'eſt-à-dire, par les principes: mais

---

parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou penſé avant vous; mais ſachez vous en tenir à ce que vous reconnoiſſez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité ſans méthode. La méthode conſiſte dans l'ordre. L'ordre conſiſte à réduire les propoſitions complexes à des propoſitions ſimples, & à vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une ſcience, parcourez-en toutes les queſtions & toutes les branches, enchaînant toujours vos penſées les unes aux autres. Quand votre eſprit ne conçoit pas, ſachez vous arrêter. Examinez longtemps les choſes les plus faciles; vous vous accoutumerez ainſi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiſer votre eſprit, & le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord ſur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez ſur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées. Quand il aura examiné beaucoup de propoſitions ſimples, qu'il s'eſſaye peu à peu à embraſſer diſtinctement pluſieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les ſecours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des ſens, pour comparer ce qui eſt déja connu avec ce qui ne l'eſt pas, & découvrir l'un par l'autre. Deſcartes diviſe tous les ob-

ſa méthode n'en eſt pas moins la créatrice de la philoſophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Ariſtote apprenoit plus à définir & à diviſer, qu'à connoître; à tirer les conſéquences, qu'à découvrir les principes. Celle des Scholaſtiques, abſurdement ſubtile, laiſſoit les réalités pour s'égarer dans des abſtractions barbares. Celle de Raimond Lulle n'étoit qu'un aſſemblage de caracteres magiques pour interroger ſans entendre, & répondre ſans être entendu. C'eſt DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement ſe rend compte à lui-même de toutes ſes idées, calcule ſa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, eſprit de raiſon plutôt que de raiſonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les ſciences.

Sa méthode eſt créée: il a fait comme ces grands Architectes, qui concevant des ouvrages que l'eſprit humain n'avoit point ima-

---

jets de nos connoiſſanees en propoſitions ſimples & en queſtions. Les queſtions ſont de deux ſortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la maniere de les réſoudre; ou la connoiſſance qu'on en a eſt imparfaite. Le plan de Deſcartes étoit de donner trente ſix regles, c'eſt-à-dire, douze pour chacune de ces diviſions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il eſt aiſé de voir par cet eſſai comment il portoit l'eſprit de ſyſtême & d'analyſe dans toutes ſes recherches, & avec quelle adreſſe il décompoſoit, pour ainſi dire, tout le méchaniſme du raiſonnement.

ginés avant eux, commencent par ſe faire de nouveaux inſtrumens & des machines nouvelles. Aidé de ce ſecours, il entre dans la métaphyſique. Il y jette d'abord un regard. Qu'aperçoit-il ? Une audace puérile de l'eſprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries profondes, des mots barbares; car dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des ſignes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas, & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique. Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences: voilà ſes objets. (*u*) Je m'éle-

(*u*) **Les méditations métaphyſiques de Deſcartes parurent en 1641.** C'étoit de tous ſes ouvrages celui qu'il eſtimoit le plus. Il le louoit avec un enthouſiaſme de bonne foi; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphyſiques, d'une maniere plus évidente que les démonſtrations de géometrie. Ce qui caractériſe ſurtout cet ouvrage, c'eſt qu'il contient ſa fameuſe demonſtration de Dieu par l'idée, demonſtration ſi repetée depuis, adoptée par les uns & rejettée par les autres; & qu'il eſt le premier ou la diſtinction de l'eſprit & de la matiere ſoit parfaitement développée: car avant Deſcartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philoſophiques de la ſpiritualité de l'ame. Une choſe remarquable, c'eſt que Deſcartes ne donna cet ouvrage au Public que par principe de conſcience. Ennuyé des tracaſſeries qu'on lui ſuſcitoit depuis trois ans pour ſes eſſais de philoſophie, il avoit reſolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis: ne vaut-il pas mieux me taire & m'inſtruire en ſilence? Il crut cependant qu'il ne devoit pas ſupprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'exiſtence de-

ve avec lui juſqu'à la premiere cauſe. Newton la chercha dans les mondes; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame; il avoit ſenti en lui l'être qui penſe, c'eſt-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont les facultés intellectuelles & morales ſont bornées de toutes parts, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle, où à chaque point il ſe ſent preſſé par une barrie-

---

Dieu, ou de nouvelles lumieres ſur la nature de l'ame. Mais avant de le riſquer, il le communiqua à tous les hommes les plus ſavans de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célebre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il conſulta. Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Deſcartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gaſſendi. Il fit imprimer toutes ces objections avec les réponſes à la ſuite des méditations; & pour leur donner encore plus de poids, le Philoſophe dédia ſon ouvrage à la Sorbonne. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, diſoit il, *puiſque la vérité eſt ſi peu de choſe quand elle eſt ſeule.* Il n'avoit point encore pris aſſez de précautions. Ce Livre, approuvé par des Docteurs, diſcuté par des Savans, dédié à la Sorbonne, & où le genie s'epuiſe à prouver l'exiſtence de Dieu & la ſpiritualité de l'ame, fut mis vingt-deux ans après à l'index à Rome.

re qui l'arrête & le repouſſe, comment cet être ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini? Cette idée ne lui eſt-elle pas etrangere? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un être qui en ſoit le modele & le principe? Cet être n'eſt il pas Dieu? Toutes les autres idées claires & diſtinctes que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres creés ſont une émanation de l'être incréé; ſi toutes les loix, qui ſont l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports neceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives de la nature. Ainſi la connoiſſance de tous les êtres ſe trouve enchaînée à celle du premier être. C'eſt elle auſſi qui affermit la marche de l'eſprit humain, & ſert de baſe à l'évidence. C'eſt elle qui, en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raiſon me préſentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de ſa marche, DESCARTES paſſe à l'analyſe de ſon ame. Il a remarqué que, dans ſon doute, l'étendue, la figure, & le mouvement s'anéantiſſoient pour lui. Sa penſée ſeule demeuroit; ſeule elle reſtoit immuablement attachée à ſon être, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en ſé-

parer. Il peut donc concevoir distinctement que sa pensée existe, sans que rien n'existe autour de lui. L'ame se conçoit donc sans le corps. De-là naît la distinction de l'être pensant & de l'être matériel. Pour juger de la nature des deux substances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dependent. C'est l'étendue dans la matiere; dans l'ame c'est la pensée. De l'étendue naissent la figure & le mouvement, de la pensée naît la faculté de sentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue est divisible de sa nature; la pensée simple est indivisible. Comment ce qui est simple appartiendroit il à un être composé de parties? Comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient ils former une perception ou un jugement unique? Cependant il existe une chaîne secrette entre l'ame & le corps. L'ame n'est-elle que semblable au Pilote qui dirige le vaisseau? Non, elle fait un tout avec le vaisseau qu'elle gouverne. C'est donc de l'étroite correspondance qui est entre les mouvemens de l'un, & les sensations ou pensées de l'autre, que dépend la liaison de ces deux principes si divisés & si unis (*v*). C'est ainsi que DESCAR-

(*v*) On a été étonné que dans ses méditations métaphysiques Descartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce silence pour l'accuser de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ses lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage

TES tourne autour de ſon être, & examine tout ce qui le compoſe. Nourri d'idees intellectuelles, & détache de ſes ſens, c'eſt ſon ame qui le frappe le plus. Voiei une penſée faite pour étonner le peuple, mais que le Philoſophe concevra ſans peine. DESCARTES eſt plus sûr de l'exiſtenee de ſon ame que de celle de ſon corps. En effet, que ſont toutes les ſenſations, ſinon un avertiſſement éternel pour

---

la diſtinction de l'ame & de la matiere, il ſuivoit néceſſairement de cette diſtinction, que l'ame par ſa nature ne pouvoit perir avec le corps. Ce n'étoit donc pas ſeulement comme Chrétien, mais même comme Philoſophe, qu'il croyoit que l'ame eſt immortelle. Eh comment ſe refuſer a un dogme ſi conſolant & ſi doux: Peut-on croire à un premier Etre, juſte & bienfaiſant, ſans croire qu'il récompenſera l'homme vertueux qui tâche de lui reſſembler? Cette eſpérance n'eſt-elle pas le ſoutien de l'homme dans le malheur, ſon appui dans ſa foibleſſe, ſon encouragement dans ſes vertus? Ah! ſans doute il faut qu'il y ait un monde tout différent, où l'homme juſte ſoit remis à ſa place, où les oppreſſions ceſſent, où les perſecuteurs n'ayent plus de pouvoir, où l'homme ſoit enfin l'égal de l'homme, ſans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a ſouffert ou qui eſt mort pour la vertu, puiſſe dire à Dieu: Etre juſte & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoit des hommes qui renoncent volontairement à une ſi douce eſpérance? Pour moi, ſi j'avois le malheur de douter de ce dogme, je cherchetois bien plutôt à me faire illuſion. Je me garderois bien d'ôter cette conſolation aux foibles, ce frein aux hommes puiſſans, cette reſſource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux; car plus l'homme aura une grande idée de ſon être, plus il ſera diſpoſé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

l'ame' qu'elle exiſte ? Peut-elle ſortir hors d'elle-même, ſans y rentrer à chaque inſtant par la penſée? Quand je parcours tous les objets de l'Univers, ce n'eſt jamais que ma penſée que j'aperçois. Mais comment cette ame franchit elle l'intervalle immenſe qui eſt entr'elle & la matiere? Ici DESCARTES reprend ſon analyſe & le fil de ſa méthode. Pour juger s'il exiſte des corps, il conſulte d'abord ſes idées. Il trouve dans ſon ame les idées génerales d'étendue, de grandeur, de figure, de ſituation, de mouvement, & une foule de perceptions particulieres. Ces idées lui apprennent bien l'exiſtence de la matiere, comme objet mathématique; mais ne lui diſent rien de ſon exiſtence phyſique & réelle. Il interroge enſuite ſon imagination. Elle lui offre une ſuite de tableaux où des corps ſont repréſentés: ſans doute l'original de ces tableaux exiſte, mais ce n'eſt encore qu'une probabilité. Il remonte juſqu'à ſes ſens. Ce ſont eux qui font la communication de l'ame & de l'Univers; ou plutôt ce ſont eux qui créent l'Univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail; par une métamorphoſe rapide, la ſenſation devient idée; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui eſt hors d'elle. Les ſens ſont donc les meſſagers de l'ame; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors juſqu'à Dieu. D'un côté, la

véracité de l'Etre ſuprême; de l'autre, le penchant irreſiſtible de l'homme à rapporter ſes ſenſations à des objets reels qui exiſtent hors de lui; voilà les motifs qui le déterminent; & il ſe reſſaiſit de l'Univers phyſique qui lui échappoit.

Ferai je voir ce grand Homme, malgré la circonſpection de ſa marche, s'égarant dans la métaphyſique, & creant ſon ſyſtéme des idées innées? Mais cette erreur même tenoit à la grandeur de ſon génie Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des bornes des ſens, à chercher dans l'intérieur de l'ame ou dans l'eſſence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ſes connoiſſances, pouvoit-il ſoupçonner que l'ame fût entiérement dépendante des ſens pour les idees? N'étoit-il pas trop aviliſſant pour elle qu'elle ne fût occupée qu'à errer ſur le monde phyſique pour y ramaſſer les matériaux de ſes connoiſſances, comme le Botaniſte qui cueille ſes végétaux, ou à extraire des principes de ſes ſenſations, comme le Chymiſte qui analyſe les corps? D'ailleurs, peut-être que DESCARTES vit dans les idées innées, un pont de communication entre l'ame & la matiere. Depuis on a eu l'audace de rompre le pont; mais qui maintenant pourra nous expliquer comment ſe fait le paſſage? Qui nous dira auſſi ce que c'eſt que l'ame des bêtes? Quels ſont ces êtres ſinguliers ſi ſupérieurs aux végétaux par leurs organes, ſi inférieurs à l'homme par leurs fa-

cultés? Quel eſt ce principe qui, ſans leur donner la raiſon, produit en eux des ſenſations, du mouvement & de la vie? Quelque parti que l'on embraſſe, la raiſon ſe trouble, la dignité de l'homme s'offenſe, ou la Religion s'épouvante. Chaque ſyſtême eſt voiſin d'une erreur; chaque route eſt ſur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES eſt entraîné par la force des conſéquences & l'enchaînement de ſes idées vers un ſyſtême auſſi ſingulier que hardi, & qui eſt digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus ſublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organiſation tient lieu de principe intelligent; dont tous les reſſorts ſont différens ſelon les différentes eſpeces & les différens buts de la création; où tout eſt prévu, tout combiné pour la conſervation & la reproduction des êtres; où toutes les opérations ſont le réſultat toujours sûr des loix du mouvement; où toutes les cauſes qui doivent produire des millions d'effets, ſont arrangées juſqu'à la fin des ſiecles, & ne dépendent que de la correſpondance & de l'harmonie de quelque partie de matiere. Avouons-le; ce ſyſtême donne la plus grande idée de l'art de l'éternel Géometre, comme l'appeloit Platon. C'eſt ce même caractere de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; caractere plus propre que tout autre à ſéduire les hommes de genie, qui aiment mieux

voir tout en un inſtant dans une grande idée, que de traîner leur ame ſur des détails d'obſervations & ſur quelques vérités éparſes & iſolées.

DESCARTES s'eſt élevé à Dieu, eſt deſcendu dans ſon ame, a ſaiſi ſa penſée, l'a ſéparée de la matiere, s'eſt aſſuré qu'il exiſtoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ſes connoiſſances, il va maintenant s'élancer dans l'Univers phyſique. Il va le parcourir, l'embraſſer, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'inſtrument de la géométrie dont il a beſoin. C'eſt ici une des parties les plus ſolides de la gloire de DESCARTES; c'eſt ici qu'il a tracé un ſillon, dont la profondeur ſera éternellement marquée dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. L'algebre étoit créée depuis longtemps. Cette géométrie métaphyſique qui exprime tous les rapports par des ſignes univerſels, qui facilite le calcul en le généraliſant, opere ſur les quantités inconnues, comme ſi elles étoient connues, ſoumet à l'eſprit ce qui ſemble être hors de ſa ſphere, accélere ſa marche, & augmente ſon étendue en ſubſtituant un ſigne abrégé à des combinaiſons nombreuſes; cette ſcience inventée par les Arabes, ou du moins tranſportée par eux en Eſpagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie & perfectionnée par un François; mais malgré les découvertes importantes de l'illuſtre Viete, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en

Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES; qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſſi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille ſur les méthodes de l'analyſe pure. Pour ſoulager l'imagination, il diminue le nombre des ſignes; il repréſente par des chiffres les puiſſances des quantités, & ſimplifie, pour ainſi dire, le méchaniſme algébrique. Il s'éleve enſuite plus haut; il trouve ſa fameuſe méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adreſſe, où l'art, conduit par le génie, ſurprend la vérité, en paroiſſant s'éloigner d'elle; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaiſon ſucceſſive de ſignes; regle auſſi utile que ſimple, que la jalouſie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a diſputée à DESCARTES, & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'eſt ainſi que les grands Hommes découvrent, comme par inſpiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de pratique & d'étude; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algebre ainſi perfectionnée, il reſtoit un pas plus difficile à faire. La mé-

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

thode d'Appollonius & d'Archimede, qui fut celle de tous les anciens Géometres, exacte & rigoureuse pour les démonstrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépensent une quantité prodigieuse de forces pour peu de mouvement, elle consumoit l'esprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un instrument qui élevât le Géometre à une hauteur d'où il pût dominer sur toutes ses opérations, & sans fatiguer sa vue, voir d'un coup d'œil des espaces immenses se resserrer comme en un point. Cet instrument, c'est DESCARTES qui l'a créé: c'est l'application de l'algebre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les surfaces & les solides en caracteres algébriques; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit après la résolution du problême, de traduire de nouveau les caracteres algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables découvertes sur lesquelles est fondée cette analyse créée par DESCARTES. Ces vérités abstraites & pures, faites pour être mesurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; & j'affoiblirois l'Eloge d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici, que par son analyse DESCARTES fit faire plus de progrès à la géométrie, qu'elle n'en avoit fait de-

depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'esprit humain. C'est l'analyse qui a été l'instrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'est l'analyse qui, dans les mains des Leibnitz, des Newton & des Bernoulli, a produit cette géométrie nouvelle & sublime qui soumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel est donc cet homme extraordinaire qui a laissé si loin de lui tous les siecles passés, qui a ouvert de nouvelles routes aux siecles à venir, & qui dans le sien avoit à peine trois hommes qui fussent en état de l'entendre? Il est vrai qu'il avoit répandu sur toute sa géométrie une certaine obscurité; soit qu'accoutumé à franchir d'un saut des intervalles immenses, il ne s'aperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit, & qui sont des points d'appui nécessaires à la foiblesse; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts; soit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de son génie, & les épouvanter de toute la distance qui étoit entre'eux & lui (x).

(x) La géométrie de Descartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, son traité des météores & sa dioptrique. Ces quatre traités reunis ensemble formoient ses essais de philosophie. Sa géométrie étoit si

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'eſprit de DESCARTES, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les ſciences, & de les faire ſervir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit tranſporté dans ſa logique la méthode des Géometres. Il ſe ſervit de l'analyſe logique pour perfectionner l'algebre; il appliqua enſuite l'algebre à la géométrie; la

---

fort au-deſſus de ſon ſiecle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'eſt ce qui arriva depuis à Newton; c'eſt ce qui arrive à preſque tous les grands hommes. Il faut que leur ſiecle coure après eux pour les atteindre. Outre que ſa géométrie étoit très-profonde & entièrement nouvelle, parce qu'il avoit commencé où les autres avoient fini, il avoue lui-même dans une de ſes lettres qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obſcur, afin de mortifier un peu ces hommes qui ſavent tout. Si on l'eût entendu trop aiſément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaiſir les Géometres en Europe qui ſont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Eſpagnols. Il eſt difficile qu'un pareil dénombrement ſe faſſe ſans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui aime à faire de grandes choſes, eſt quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il ſeroit peut-être auſſi dangereux qu'inutile de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de ſa ſupériorité. C'eſt peut être un contrepoids néceſſaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaiſſer. Une particularité remarquable, c'eſt que cette géométrie ſi étonnante fut faite à la hâte. Deſcartes la compoſa dans le temps qu'on imprimoit ſes Météores; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

géométrie & l'algebre à la méchanique; & ces trois ſciences combinées enſemble à l'aſtronomie. C'eſt donc à lui qu'on doit les premiers eſſais de l'application de la géométrie à la phyſique; application qui a créé encore une ſcience toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la nature; il entreprend de déchirer ſes voiles, & d'expliquer le ſyſtême du monde. Voici un nouvel ordre de choſes: voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que préſente l'hiſtoire de toutes les Nations & de tous les Empires (*y*).

(*y*) Preſque toute la phyſique de Deſcartes eſt renfermée dans ſon Livre des *Principes*. Cet ouvrage, qui parut en 1644, eſt diviſé en quatre parties. La premiere eſt toute métaphyſique, & contient les principes des connoiſſances humaines. La ſeconde eſt ſa phyſique générale, & traite des premieres loix de la nature, des élémens de la matiere, des propriétés de l'eſpace & du mouvement. La troiſieme eſt l'explication particuliere du ſyſtême du Monde & de l'arrangement des corps céleſtes. La quatrieme contient tout ce qui concerne la Terre. On a tâché de préſenter, avec autant de clarté qu'il eſt poſſible dans un diſcours, le tableau général de ſes idées ſur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il ſoit reſté peu de choſe de ſa phyſique, il y a peu de ſes erreurs qui n'ayent influé ſur les vérités nouvelles; & dans les idées même qui ſont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui ſert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne ſert point à inſtruire le Philoſophe. Ce qui caractériſe le plus Deſcartes dans ſa phyſique, c'eſt d'avoir le premier enviſagé l'Univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchaniſme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

Qu'on me donne de la matiere & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'éleve par la penſée entre la terre & les cieux, & délà il embraſſe l'Univers d'un coup d'œil. Il voit le monde entier comme une ſeule & immenſe machine, dont les roues & les reſſorts ont été diſpoſés au commencement de la maniere la plus ſimple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvemens, il cherche la diſpoſition des centres. Chaque corps a ſon centre particulier; chaque ſyſtême a ſon centre général. Sans doute auſſi il y a un centre univerſel, autour duquel ſont rangés tous les ſyſtêmes de la nature. Mais où eſt-il, & dans quel point de l'eſpace? DESCARTES place dans le Soleil le centre du ſyſtême auquel nous ſommes attachés. Ce ſyſtême eſt une des roues de la machine; le Soleil eſt le point d'appui. Cette grande roue embraſſe dix-huit cent millions de lieues dans ſa circonférence, à ne compter que juſqu'à l'orbe de Saturne. Que ſeroit-ce ſi on pouvoit ſuivre la marche excentrique des Cometes? Cette roue de l'Univers doit communiquer à une roue voiſine, dont la circonférence eſt peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troiſieme, cette troiſieme à une autre, & ainſi de ſuite dans une progreſſion infinie, juſqu'à celles qui ſont bornées par les dernieres limites de l'eſpace. Toutes, par la communication du

mouvement, ſe balancent & ſe contre-balancent, agiſſent & réagiſſent l'une ſur l'autre, ſe ſervent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où réſulte l'équilibre de chaque ſyſtême, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle eſt l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues ſont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'eſt cette machine que DESCARTES conçoit, & qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matiere & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matiere ſeule peut agir ſur la matiere, il faut que tout ſoit plein. Il admet donc un fluide immenſe & continu, qui circule entre les parties ſolides de l'Univers; ainſi le vuide eſt proſcrit de la nature. L'idée de l'eſpace eſt néceſſairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matiere: car on peut dépouiller ſucceſſivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y reſtera ſans qu'on puiſſe jamais l'en détacher. C'eſt donc l'étendue qui conſtitue la matiere, & c'eſt la matiere qui conſtitue l'eſpace. Mais où ſont les bornes de l'eſpace? DESCARTES ne les

conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'etendre au delà. L'Univers eſt donc illimité; il ſemble que l'ame de ce grand Homme eût été trop reſſerrée par les bornes du monde; il n'oſe point les fixer. Il examine enſuite les loix du mouvement: mais qu'eſt-ce que le mouvement? C'eſt le plus grand phénomene de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme ne ſaura comment le mouvement d'un corps peut paſſer dans un autre. Il faut donc ſe borner à connoître par quelles loix générales il ſe diſtribue, ſe conſerve ou ſe détruit; & c'eſt ce que perſonne n'avoit cherché avant DESCARTES. C'eſt lui qui le premier a généraliſé tous les phénomenes, a comparé tous les réſultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives: & puiſque dans les mers, ſur la terre & dans les cieux, tout s'opere par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il ſe trompa; je le ſais. Mais malgré ſon erreur, il n'en eſt pas moins l'Auteur des loix du mouvement. Car pendant trente ſiecles les Philoſophes n'y avoient pas même penſé; & dès qu'il en eut donné de fauſſes, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célebres * les trouverent en même temps; c'étoit l'effet de ſes recherches & de la ſecouſſe qu'il avoit don-

* Huyghens, Wallis & Wren.

née aux eſprits. Du mouvement il paſſe à la matiere, choſe auſſi incompréhenſible pour l'homme. Il admet une matiere primitive, unique, élémentaire, ſource & principe de tous les êtres, diviſée & diviſible à l'infini, qui ſe modifie par le mouvement, qui ſe compoſe & ſe décompoſe, qui végete ou s'organiſe, qui par l'activité rapide de ſes parties devient fluide, qui par leur repos demeure inactive & lente, qui circule ſans ceſſe dans des moules & des filieres innombrables, & par l'aſſemblage des formes conſtitue l'Univers. C'eſt avec cette matiere qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens ſi connus, formés par des millions de particules entaſſées, qui ſe heurtent, ſe froiſſent & ſe briſent; ces élémens emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui ſe place à différentes diſtances, à raiſon de ſa peſanteur; la matiere la plus déliée qui ſe précipite vers les centres & y va former des Soleils; la plus maſſive rejettée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutiſſent les tourbillons voiſins trop foibles pour leur réſiſter, & les emportent dans leurs cours; tous ces tourbillons roulans dans l'eſpace immenſe, & chacun en équilibre, à raiſon de leur maſſe & de leur

vîteſſe. C'eſt au Phyſicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce ſyſtême, que l'Europe adopta avec tranſport, qui a préſidé ſi long-temps au mouvement des cieux, & qui eſt aujourd'hui tout-à-fait renverſé. En vain les hommes les plus ſavans du ſiecle paſſé & du nôtre, en vain les Huyghens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Leibnitz, les Kirker & les Bernouilli, ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce ſyſtême, tel qu'il eſt, ne ſoit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Perſonne encore n'avoit conçu une machine auſſi grande ni auſſi vaſte; perſonne n'avoit eu l'idée de raſſembler toutes les obſervations faites dans tous les ſiecles, & d'en bâtir un ſyſtême général du monde; perſonne n'avoit fait un uſage auſſi magnifique des loix de l'équilibre & du mouvement; perſonne d'un petit nombre de principes ſimples n'avoit tiré une foule de conſéquences ſi bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchaniſme étoient ſi peu connues, où les obſervations aſtronomiques étoient ſi imparfaites, il eſt beau d'avoir même ébauché l'Univers. D'ailleurs tout ſembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le ſyſtême de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les ſpheres, leur rotation ſur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre com-

mun, les loix de l'impulſion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'Univers, enchaînement qui doit être formé par des liens phyſiques & réels ; tout ſemble nous dire que les ſpheres céleſtes communiquent enſemble & ſont entraînées par un fluide inviſible & immenſe qui circule autour d'elles. Mais quel eſt ce fluide ? Quelle eſt cette impulſion ? Quelles ſont les cauſes qui la modifient, qui l'alterent & qui la changent ? Comment toutes les cauſes ſe combinent ou ſe diviſent-elles pour produire les plus étonnans effets ? C'eſt ce que DESCARTES ne nous apprend pas ; c'eſt ce que l'homme ne ſaura peut-être jamais bien ; car la géométrie, qui eſt le plus grand inſtrument dont on ſe ſerve aujourd'hui dans la phyſique, n'a de priſe que ſur les objets ſimples. Auſſi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de ſimplifier l'Univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les aſtres dans des eſpaces libres : dès-lors plus de fluide, plus de réſiſtances, plus de frottemens ; les liens qui uniſſent enſemble toutes les parties du monde ne ſont plus que des rapports de gravitation, des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir ; un tel Univers eſt bien plus aiſé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action eſt fondée ſur un méchaniſme. Le Newtonien tranquille dans ſon

cabinet, calcule la marche des ſpheres, d'après un ſeul principe qui agit toujours d'une maniere uniforme. Que la main du Génie qui préſide à l'Univers, ſaiſiſſe le Géometre & le tranſporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te ſépare des cieux, approche de Mercure, paſſe l'orbe de Vénus, laiſſe Mars derriere toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diametres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroiſſent mus d'une maniere uniforme? Vois leurs agitations & leurs balancemens, ſemblables à ceux d'un vaiſſeau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui preſſe & qui bouillonne; vois & calcule ſi tu peux ces mouvemens. Ainſi quand le ſyſtême de DESCARTES n'eût point été auſſi défectueux, ni celui de Newton auſſi admirable, les Géometres devoient par préférence embraſſer le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus hardie, profitant des nouveaux phénomenes connus & des découvertes nouvelles, oſera reconſtruire avec plus d'audace & de ſolidité ces tourbillons, que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires diviſés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulſion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue juſqu'à ce jour, qui nous rende

compte également & des phénomenes des cieux, & de ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet eſt encore reculée. Au ſiecle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le ſyſtême du monde. Ce temps n'eſt pas venu pour nous. Peut être l'eſprit humain n'eſt-il qu'à ſon enfance. Combien de ſiecles faudra-t-il encore pour que cette grande entrepriſe vienne à ſa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les cometes les plus éloignées ſe rapprochent de nous & deſcendent dans la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomenes des Satellites déja connus? Combien de mouvemens irréguliers aſſigner à leurs véritables cauſes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes diſtances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumiere? Combien attendre de haſards qui ſerviront mieux la philoſophie que des ſiecles d'obſervations? Combien découvrir de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, enſuite entre les êtres éloignés? Et peut-être après ces collections immenſes de faits, fruits de deux ou trois cens ſiecles, combien de bouleverſemens & de révolutions ou phyſiques ou morales ſur le globe, ſuſpendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'eſprit humain dans cette vaſte étude de la

nature? Heureux, ſi après ces longues interruptions, le genre humain renoue le fil de ſes connoiſſances au point où il avoit été rompu! C'eſt alors peut-être qu'il ſera permis à l'homme de penſer à faire un ſyſtême du monde; & que ce qui a été commencé dans l'Egypte & dans l'Inde, pourſuivi dans la Grece, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne & en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit ſauvage de l'Amérique Septentrionale ou des Terres Auſtrales; tandis que notre Europe ſavante ne ſera plus qu'une ſolitude barbare, ou ſera peut-être engloutie ſous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on ſe ſouviendra de DESCARTES, & ſon nom retentira dans des lieux où aucun ſon ne s'eſt fait entendre depuis la naiſſance du monde.

Il pourſuit ſa création: des cieux il deſcend ſur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé & conſtruit les corps céleſtes, travaillent à la compoſition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La peſanteur eſt l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pouſſe vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper; ainſi la matiere n'a par elle-même aucun poids. Bientôt tout devoit changer: la peſanteur eſt devenue une qualité primitive & inhérente, qui s'étend à toutes les diſtances & à tous les

mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la Lune dans ſon orbite, & fait tomber les corps ſur la terre. On devoit faire plus: on devoit peſer les aſtres; monument ſingulier de l'audace de l'homme! Mais toutes ces grandes découvertes ne ſont que des calculs ſur les effets; DESCARTES plus hardi a oſé chercher la cauſe. Il continue ſa marche: l'air, fluide léger, élaſtique & tranſparent, ſe détache des parties terreſtres plus épaiſſes, & ſe balance dans l'atmoſphere; le feu naît d'une agitation plus vive, & acquiert ſon activité brûlante; l'eau devient fluide, & ſes gouttes s'arrondiſſent; les montagnes s'élevent, & les abymes des mers ſe creuſent; un balancement périodique ſouleve & abaiſſe tour à tour les flots, & remue la maſſe de l'Océan, depuis la ſurface juſqu'aux plus grandes profondeurs; c'eſt le paſſage de la Lune au-deſſus du méridien, qui preſſe & reſſerre les torrens de fluide contenus entre la Lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organiſe, une chaleur féconde part du centre de la terre, & ſe diſtribue dans toutes ſes parties; les ſels, les bitumes & les ſoufres ſe compoſent; les minéraux naiſſent de pluſieurs mêlanges; les veines métalliques s'étendent; les volcans s'allument; l'air dilaté dans les cavernes ſouterraines éclate, mugit & donne des ſecouſſes au globe. De plus grands prodiges s'operent, la vertu magnétique ſe déploie, l'aimant attire & repouſſe, il

communique ſa force, & ſe dirige vers les poles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels ſont les principaux phénomenes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il ſouleve une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe eſt enveloppé d'une maſſe inviſible & flottante, qui eſt entraînée du même mouvement que la terre, preſſe ſur ſa ſurface & y attache tous les corps: c'eſt l'atmoſphere; Océan élaſtique, & qui comme le nôtre eſt ſujet a des altérations & à des tempêtes; région détachée de l'homme, & qui par ſon poids a ſur l'homme la plus grande influence; lieu où ſe rendent ſans ceſſe les particules échappées de tous les êtres; aſſemblage des ruines de la nature, ou volatiliſée par le feu, ou diſſoute par l'action de l'air, ou pompée par le Soleil; laboratoire immenſe, où toutes ces parties iſolées & extraites d'un million de corps différens, ſe réuniſſent de nouveau, fermentent, ſe compoſent, produiſent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philoſophe. DESCARTES, après avoir parcouru la terre, s'éleve dans cette région (z). Déja on commençoit dans

(z) Traité des Météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Deſcartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reſte, ce

toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert ſa peſanteur. Toricelli avoit meſuré la preſſion de l'athmoſphere. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même baſe & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ſes principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût meſurée. C'eſt lui qui donne à Paſcal l'idée de ſa fameuſe expérience ſur une haute montagne ;* expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baiſſoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Paſcal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES? N'étoient-ils pas tous deux aſſez grands pour que cet aveu pût l'honorer ?

Les propriétés de l'air, ſa fluidité, ſa peſanteur & ſon reſſort le rendent un des agens les plus univerſels de la nature. De ſon élaſticité naiſſent les vents. DESCARTES les exa-

ne ſeroit pas une maniere toujours ſûre de louer un ouvrage philoſophique. Mais quelquefois auſſi les hommes font grace à la vérité. C'eſt le premier morceau de phyſique que DESCARTES donna. On fut étonné de la maniere nouvelle dont il expliquoit les phénomenes, & l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre choſe que des mots dans la phyſique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carriere.

* Le Puy de Dôme en Auvergne.

mine dans leur marche. Il les voit naître ſous l'impreſſion du Soleil qui raréfie les vapeurs de l'athmoſphere; ſuivre entre les tropiques le cours de cet aſtre, d'Orient en Occident; changer de direction à trente degrés de l'équateur; ſe charger de particules glacées, en traverſant des montagnes couvertes de neiges; devenir ſecs & brûlans, en parcourant la Zone torride; obéir ſur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux; ſe combiner par mille cauſes différentes des lieux, des météores & des ſaiſons; former par-tout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers ſur l'eſpace immenſe & libre des mers, plus inégaux ſur la terre, où leur direction eſt continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les briſent, & qui les réfléchiſſent. Il pénetre enſuite dans les atteliers ſecrets de la nature; il voit la vapeur en équilibre ſe condenſer en nuage; il analyſe l'organiſation des neiges & des grêles; il décompoſe le tonnerre & aſſigne l'origine des tempêtes qui bouleverſent les mers, ou enſeveliſſent quelquefois l'Africain & l'Arabe ſous des monceaux de ſable.

Un ſpectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux ſuſpendues dans le nuage s'eſt rompu; la verdure des campagnes eſt humectée; la nature rafraîchie ſe repoſe en ſilence; le Soleil brille; un arc paré de couleurs éclatantes ſe deſſine dans l'air. DESCARTES

TES en cherche la cauſe. Il la trouve dans l'action du Soleil ſur les gouttes d'eau qui compoſent la nue. Les rayons partis de cet aſtre, tombent ſur la ſurface de la goutte ſphérique, ſe briſent à leur entrée, ſe réfléchiſſent dans l'intérieur, reſſortent, ſe briſent de nouveau, & vont tomber ſur l'œil qui les reçoit (z). Je ne cherche point à parer DESCARTES d'une gloire étrangere; je ſais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumiere; mais je ſais que ce Prélat célebre avoit mêlé pluſieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomene d'une maniere plus préciſe & plus vraie; il décou-

(z) Les Anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchaniſme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les queſtions naturelles de Séneque un morceau intéreſſant ſur ce ſujet; c'eſt un des monumens les plus curieux de la phyſique ancienne En 1590 Antonio de Dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chaſſé de ſon Evêché par l'Inquiſition, écrivit ſon petit traité ſur l'arc-en-ciel. Il developpa cette idée des Anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de juſteſſe & de ſagacité dans l'explication de la plupart des phénomenes. Deſcartes le ſuivit, le rectifia, & le ſurpaſſa en pluſieurs choſes Enfin Newton a perfectionné l'explication de Deſcartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'eſt ainſi que chaque ſiecle leve une partie du voile qui couvre la vérité L'intelligence de ce phénomene eſt aujourd'hui complette. Il eſt bien étonnant, dit un de nos plus célebres Philoſophes, que la nature de l'arc en ciel ſoit parfaitement connue, & qu'on ne ſache pas pourquoi une pierre tombe.

vrit le premier la cauſe de l'arc-en-ciel extérieur; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il ſe trompa dans les raiſons qu'il donna de l'arrangement des couleurs, c'eſt que l'eſprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité; c'eſt qu'on n'avoit point encore analyſé la lumiere; c'eſt qu'on ne ſavoit point alors qu'elle eſt compoſée de ſept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui eſt propre, & que c'eſt de la différence des angles ſous leſquels ces rayons ſe briſent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réſervées à Newton; mais quoique DESCARTES ne connût pas bien la nature de la lumiere, quoiqu'il la crût une matiere homogene & globuleuſe répandue dans l'eſpace, & qui, pouſſée par le Soleil, communique en un inſtant ſon impreſſion juſqu'à nous; quoique la fameuſe obſervation de Rômer, ſur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumiere emploie ſept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du Soleil à la terre; DESCARTES n'en explique pas avec moins de préciſion, & les propriétés générales de la lumiere, & les loix qu'elle ſuit dans ſon mouvement, & ſon action ſur l'organe de l'homme. Il repréſente la vue comme une eſpece de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite. qui ne s'exerce point par le contact immédiat des

corps, mais qui s'étend juſqu'aux extrémités de l'eſpace, va ſaiſir ce qui eſt hors de l'empire de tous les autres ſens, & unit à l'exiſtence individuelle de l'homme, l'exiſtence des objets les plus éloignés. C'eſt par le moyen de la lumiere que s'opere ce prodige. Elle eſt pour l'homme éclairé, ce que le bâton eſt pour l'aveugle. Par l'un, on voit pour ainſi dire avec ſes mains; par l'autre, on touche avec ſes yeux. Mais pour que la lumiere agiſſe ſur l'œil, il faut qu'elle traverſe des eſpaces immenſes. Ces eſpaces ſont ſemés de corps innombrables, les uns opaques, les autres tranſparens ou fluides. DESCARTES ſuit la lumiere dans ſa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme ſe mouvoir en ligne droite; il la voit ſe réfléchir ſur la ſurface des corps ſolides, & toujours ſous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorſqu'elle traverſe différens milieux, changer ſon cours, & ſe briſer ſelon différentes loix.

La lumiere mue en ligne droite, ou réfléchie, ou briſée, parvient juſqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel eſt cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquierent tour à tour une exiſtence ſucceſſive; où les eſpaces, les figures & les mouvemens qui m'environnent ſont créés; où les aſtres qui exiſtent à cent millions de lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diametre eſt contenu

l'Univers? Quelles loix préſident à ce méchaniſme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? DESCARTES analyſe & deſſine toutes ces parties; & celles qui ont beſoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui ſe rétréciſſent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature comme d'une denſité différente, où la lumiere ſouffre trois réfractions ſucceſſives; & cette membrane ſi déliée, compoſée des filets du nerf optique, où l'objet vient ſe peindre; & ces muſcles ſi agiles qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a beſoin. Par le jeu rapide & ſimultané de tous ces reſſorts, les rayons raſſemblés viennent peindre ſur la rétine l'image des objets; & les houppes nerveuſes tranſmettent par leur ébranlement leur impreſſion juſqu'au cerveau. Là finiſſent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture ſi admirable eſt encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts: il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil eſt renverſée; il faut remettre les objets dans leur ſituation. L'image eſt double; il faut la ſimplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de diſtance, de figure & de grandeur; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'aſſure d'abord de la diſtance, par le ſens du toucher & le mouvement progreſſif. Elle ju-

ge enſuite les grandeurs relatives par les diſtances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des diſtances & des grandeurs combinées réſulte la connoiſſance des figures. Ainſi le ſens de la vue ſe perfectionne & ſe forme par degrés; ainſi l'organe qui touche, prête ſes ſecours à l'organe qui voit; & la viſion eſt en même temps le réſultat de l'image tracée dans l'œil, & d'une foule de jugemens rapides & imperceptibles, fruits de l'expérience. DESCARTES ſur tous ces objets donne des regles que perſonne n'avoit encore développées avant lui; il guide la nature, & apprend à l'homme à ſe ſervir du plus noble de ſes ſens. Mais dans un être auſſi borné & auſſi foible, tout s'altere. Cette organiſation ſi étonnante eſt ſujette à ſe déranger. Enfin le genre humain eſt en droit d'accuſer la nature, qui l'ayant placé & comme ſuſpendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur, & celui de l'extrême petiteſſe, a également borné ſa vue des deux côtés, & lui dérobe à jamais les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'induſtrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du ſable diſſous par le feu, on a ſu faire de nouveaux yeux à l'homme, preſcrire de nouvelles routes à la lumiere, rapprocher l'eſpace, & rendre viſible ce qui ne l'eſt pas. Roger Bacon, dans un ſiecle barbare, prédit le premier ces effets étonnans. Alexandre Spina découvrit les verres conca

ves & convexes. Métius, artiſan Hollandois, forma le premier téleſcope. Galilée en expliqua le méchaniſme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges; il en développe & perfectionne la théorie; il les crée pour ainſi dire de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, ſoit pour accélérer la réunion des parties de la lumiere, ſoit pour la retarder, ſoit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, ſoit pour combiner celles qui réunies feront le plus d'effet. Il deſcend même juſqu'à guider la main de l'Artiſte qui façonne les verres, & le compas à la main il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ſes travaux. Tels ſont les objets, telle eſt la marche de la dioptrique de DESCARTES (*aa*), un des plus beaux monumens de ce grand Homme, qui ſuffiroit ſeul pour l'immortaliſer, & qui eſt le premier ouvrage où l'on ait appliqué avec autant d'é-

(*aa*) Traité de la dioptrique, imprimé auſſi en 1637 à la ſuite du diſcours ſur la méthode. C'eſt le plus bel ouvrage de Deſcartes après ſa géométtie Il n'en a fait aucun où il y ait auſſi peu d'erreurs & autant de vérités. Sur pluſieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui On peut donner deux raiſons de la ſupériorité de cet ouvrage; l'une eſt, que par tout il y eſt obſervateur, & qu'il ne s'y livre preſque jamais à cet eſprit de ſyſtême qui l'a ſi ſouvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne preſque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la phyſique.

tendue que de ſuccès la géométrie à la phyſique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jetté un coup d'œil rapide ſur la théorie des ſons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumiere. (*bb*) Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les Anciens tenoit aux mœurs, & faiſoit partie de la conſtitution des Etats, qui chez les modernes eſt à peine créé depuis un ſiecle, qui chez quelques Nations eſt encore à ſon berceau; art étonnant & incroyable qui peint par le ſon, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les paſſions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la ſcience des mouvemens; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & ſont comme de nouveaux muſcles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la réſiſtance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vîteſſes & des maſſes, la combinaiſon des plus grands effets par les plus petites puiſſances poſſibles; tout eſt ou développé ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jettées preſqu'au haſard (*cc*). Mais comme, juſques dans les plus pe-

(*bb*) Traité de muſique compoſé par Deſcartes en 1618, dans le temps qu'il ſervoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de ſa jeuneſſe ne fut imprimé qu'après ſa mort. Il fut commenté & traduit en pluſieurs langues; mais il ne fit point de révolution: La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long-temps après par un homme célebre, dont le mérite eſt fort augmenté depuis qu'il eſt mort, & qu'on ajuſtement appellé le Deſcartes de la Muſique.

tits ouvrages, ſa marche eſt toujours grande & philoſophique, c'eſt d'un ſeul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient ſe préſenter à lui, une machine plus étonnante compoſée de parties innombrables, dont pluſieurs ſont d'une fineſſe qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui par ſes parties ſolides repreſente des leviers, des cordes, des poulies, des poids & des contre-poids, & eſt aſſujettie aux loix de la ſtatique ordinaire; qui par ſes fluides & les vaiſſeaux qui les contiennent, ſuit les regles de l'équilibre & du mouvement des liqueurs; qui par des pompes qui aſpirent l'air & qui le rendent, eſt aſſervie aux inegalités & à la preſſion de l'athmoſphere; qui par des filets preſque inviſibles répandus à toutes ſes extremités, a des rapports innombrables & rapides avec ce qui l'environne; machine ſur laquelle tous les objets de l'Univers vien-

(cc) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique qu'on a de Deſcartes ſoit complet. Deſcartes le compoſa à la hâte en 1639, pour faire plaiſir à un de ſes amis, pere du fameux Hughens. C'étoit un preſent que le genie offroit à l'amitié. Il eſperoit dans la ſuite refondre cet ouvrage, & lui donner une juſte etendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après ſa mort, par cette curioſité naturelle qu'on a de raſſembler tout ce qui eſt ſorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la premiere fois en 1668.

nent agir, & qui réagit ſur eux; qui, comme la plante, ſe nourrit, ſe développe & ſe reproduit, mais qui à la vie végétale joint le mouvement progreſſif; machine organiſée, méchanique vivante, mais dont tous les reſſorts ſont intérieurs & dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration ſimple à la fois & magnifique, où ſont raſſemblés & le charme des couleurs, & la beauté des forces, & l'élégance des contours, & l'harmonie des proportions: c'eſt le corps humain. DESCARTES oſe le conſidérer dans ſon enſemble & dans tous ſes détails. Cette même activité de génie qui l'avoit fait errer à travers les globes céleſtes, & lui avoit fait parcourir toutes les portions de la nature, après cette courſe dans l'Univers le ramene à lui-même. Il veut ſe rendre compte de ſa vie, de ſes mouvemens, de ſes ſens. Qui lui expliquera un nouvel Univers plus incompréhenſible que le premier? Ce n'eſt point dans les Auteurs qui ont écrit, qu'il va puiſer ſes connoiſſances; c'eſt dans la nature. C'eſt elle qu'il conſulte; c'eſt elle qui fait la raiſon d'un grand homme, & non point ce qu'on a penſé avant lui. On lui demande où ſont ſes livres: les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à diſſéquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par Ariſtote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, raſſemblée en corps par Galien, ſuſpendue & preſque anéantie pendant près

de onze ſiecles, avoit été ranimée tout-à-coup par Véſale. Depuis cent ans elle faiſoit des progrès en Europe; mais ſes progrès étoient lents, comme toutes les connoiſſances humaines qui ſont filles du temps. DESCARTES eut auſſi la gloire d'être un des premiers Anatomiſtes de ſon ſiecle: mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoiſſances & les ordonner entr'elles, que pour faire des obſervations, il porta dans l'anatomie ce caractere qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le courber long-temps ſur un petit objet; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au-devant de l'obſervation. Il la précede plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route; elle marche; il revient enſuite ſur elle; il généraliſe d'un coup d'œil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille marche dans un homme de génie? Quelques erreurs & de grandes idées, des maſſes de lumiere à travers des nuages. C'eſt auſſi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES ſur l'homme (*dd*). Il le compoſa après

(*dd*) Tout le monde connoît Deſcartes comme Métaphyſicien, comme Phyſicien & comme Géometre: mais peu de gens ſavent qu'il fut encore un très-grand Ana-

quinze ans d'obſervations anatomiques. Il ſuppoſe d'abord une machine entiérement ſemblable à la nôtre: quand il en ſera temps,

---

tomiſte. Comme le but général de ſes travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philoſophe vaine & ſpéculative qui juſqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philoſophie pratique, où chaque connoiſſance ſe réalisât par un effet, & qui ſe rapportât toute entiere au bonheur du genre humain. Les deux branches de cette philoſophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la ſanté de l'homme, diminuer ſes maux, étendre ſon exiſtence, & peut-être affoiblir l'impreſſion de la vieilleſſe; par l'autre, faciliter ſes travaux, multiplier ſes forces, & le mettre en état d'embellir ſon ſejour. Deſcartes étoit ſur-tout épouvanté du paſſage rapide & preſque inſtantané de l'homme ſur l'Univers. O nature, tu as fait des êtres muets & inanimés, qui ſubſiſtent pendant pluſieurs ſiecles de ſuite, ou qui ſubſiſteront même pendant tout le cours d'une révolution du monde; & l'être intelligent qui ſeul te comprend & te connoît, meurt preſqu'à l'inſtant de ſa naiſſance. Il paroît & s'éclipſe; être mortel, témoin de la vieilleſſe immortelle des aſtres qui l'éclairent aujourd'hui, & qui demain luiront ſur ſa tombe. Deſcartes crut qu'il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de prolonger l'exiſtence de l'homme. Si c'eſt un ſonge, c'eſt du moins un beau ſonge; & il eſt doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée; & les moyens que Deſcartes propoſa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands: c'étoit de ſaiſir & d'embraſſer tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu & l'homme; entre toutes les productions de la terre & l'homme; entre toutes les influences du ſoleil & des aſtres, & l'homme; entre l'homme enfin, & tous les points de l'Univers les plus rapprochés de lui: idée vaſte & ſublime, & qui, comme toutes les autres idées de ce grand génie, accuſe la foibleſſe de l'eſprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que pour la réaliſer, ou peut-être même pour la bien concevoir, il

il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchaniſme ſeul peut produire dans un pareil ouvrage: il lui met ſeulement

---

faudroit une intelligence ſupérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la phyſique. On peut auſſi juger de quelle maniere il penſoit ſur la médecine actuelle. En rendant juſtice aux travaux d'une infinité d'hommes célebres qui ſe ſont appliqués à cet art utile & dangereux, il penſoit que ce qu'on ſavoit juſqu'à préſent n'etoit preſque rien en comparaiſon de ce qui reſtoit à ſavoir. Il vouloit donc que la médecine, c'eſt-à-dire, la phyſique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les Philoſophes. Qu'ils ſe liguent tous enſemble, diſoit il dans un de ſes ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainſi les vies de pluſieurs hommes & les travaux de pluſieurs ſiecles, on formera un vaſte dépôt de connoiſſances, & l'on aſſujettira enfin la nature à l'homme Mais le premier pas étoit de bien connoître la ſtructure du corps humain. Il commença donc l'execution de ſon plan par l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629: il continua cette étude pendant plus de douze ans, obſervant tout & expliquant tout par les cauſes naturelles. Il ne liſoit preſque point, comme on l'a deja dit plus d'une fois. C'etoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chymie, laiſſant toujours les Livres & regardant la nature. C'eſt d'après ces travaux qu'il compoſa ſon *Traité de l'homme*. Dés qu'il parut, on le mit au nombre de ſes plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche ſoit auſſi hardie & auſſi neuve. La maniere dont il y explique tout le méchaniſme & tout le jeu des reſſorts, dut étonner le ſiecle *des qualités occultes* & *des formes ſubſtantielles*. Avant lui on n'avoit point oſé aſſigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne ſont que le reſultat des mouvemens de la machine. Il ſemble qu'il ait voulu poſer les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Deſcartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après ſa mort.

dans le cœur un feu ſecret & actif, ſemblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'exécutent toutes les fonctions qui ſont indépendantes de l'ame. La reſpiration appelle & chaſſe l'air tour à tour. L'eſtomac devient un fourneau chymique, où des liqueurs en fermentation ſervent à la diſſolution & à l'analyſe des nourritures. Ces parties décompoſées paſſent par différens canaux, ſe raſſemblent dans des réſervoirs, s'épurent dans leur cours, ſe transforment en ſang, augmentent & développent la maſſe ſolide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le ſang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il ſe ſépare, il ſe réunit, porté par les arteres aux extrémités de la machine, & ramené par les veines des extrémités vers le cœur. Le cœur eſt le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne: c'eſt de-là qu'elle ſe diſtribue. Au dehors tous les mouvemens s'operent. Du cerveau partent des faiſceaux de nerfs qui s'épanouiſſent & ſe développent aux extrémités, & vont former l'organe du ſentiment. Les uns ſont propres à réfléchir les atomes imperceptibles de la lumiere; les autres les vibrations des corps ſonores; ceux-ci ne ſeront ébranlés que par les particules odorantes; ceux-là par les eſprits & les ſels qui ſe détacheront des alimens & des liqueurs; les derniers enfin, diſperſés ſur toute la ſurface de la machine, ne

peuvent être heurtés que par le contact & les parties groſſieres des corps ſolides : ainſi ſe forment les ſens. Chaque objet extérieur vient donner une ſecouſſe à l'organe qui lui eſt propre. Les nerfs qui le compoſent, ainſi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement juſqu'au cerveau : là eſt le réſervoir de ces eſprits ſubtils & rapides, partie la plus déliée du ſang, émanations aëriennes ou enflammées & inviſibles comme impalpables. A l'impreſſion que le cerveau reçoit, ces ſoufles volatils courent rapidement dans les nerfs ; ils paſſent dans les muſcles. Ceux-ci ſont des reſſorts élaſtiques qui ſe tendent ou ſe détendent, des cordes qui s'allongent ou ſe racourciſſent, ſelon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en ſort. De cette compreſſion ou dilatation des muſcles, réſultent tous les mouvemens. Les eſprits animaux, principes moteurs, ſont eux-mêmes dans une éternelle agitation ; & tandis que les uns achevent de ſe former & ſe volatiliſent dans le laboratoire, que les autres au premier ſignal s'élancent rapidement, une foule innombrable diſperſée déja dans la machine, circule dans tous les membres, ſuit les dernieres ramifications des nerfs, va, vient, deſcend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la ſoupleſſe. Prenez maintenant une ame & mettez-la dans cette machine ; auſſi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'eſt-là que

ſe porte le contre-coup de toutes les ſenſations; c'eſt de-là que part le principe des mouvemens; c'eſt-là qu'elle eſt avertie par des meſſagers rapides de tout ce qui ſe paſſe aux extrémités de ſon empire; c'eſt de-là qu'elle diſtribue ſes ordres. Les nerfs ſont ſes miniſtres & les exécuteurs de ſes volontés. Le cerveau devient comme un ſens intérieur, qui contient pour ainſi dire le réſultat de tous les ſens du dehors. Là ſe forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il eſt préſent; & c'eſt la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet eſt éloigné; & c'eſt l'imagination. Elle en fait au beſoin renaître l'idée avec la conſcience de l'avoir eue; & c'eſt la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correſpond une modification particuliere dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des eſprits; & c'eſt la chaîne inviſible des deux ſubſtances. Mais l'ame a deux facultés bien diſtinctes: elle eſt à la fois intelligente & ſenſible. Dans quelques-unes de ſes fonctions; elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choiſit, elle compare; dans d'autres elle eſt paſſive: ce ſont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne ſe donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle eſt l'origine des paſſions, préſent utile & funeſte. Le Philoſophe errant aux pieds du Véſuve, ou à travers les rochers

noircis de l'Iſlande, ou ſur les ſommets ſauvages des Cordelieres, entraîné par le deſir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en meſure de l'œil la profondeur; il en obſerve les effets; aſſis ſur un rocher de ſoufre, il calcule à loiſir & médite profondement ſur ce qui fait le ravage du monde. Ainſi DESCARTES obſerve & analyſe les paſſions (*ee*). Avant lui on en avoit développé le moral; lui ſeul a tenté d'en expliquer le phyſique. Lui ſeul a fait voir juſqu'où les loix du méchaniſme influent ſur elles, & où ce méchaniſme s'arrête. Il a marqué dans chaque paſſion primitive le degré de mouvement & d'impétuoſité du ſang, le cours des eſprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produiſent dans les organes intérieurs. Il les ſuit au dehors, il rend compte de leurs effets ſur la ſurface de la machine, quand

(*ee*) Deſcartes compoſa ſon traité des paſſions en 1646, pour l'uſage particulier de la Princeſſe Eliſabeth. Il l'avoit envoyé manuſcrit à la Reine de Suede ſur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la ſolliciration de ſes amis en 1649. Son deſſein, dit-il, dans la compoſition de cet ouvrage, étoit d'eſſayer ſi ſa phyſique pourroit lui ſervir à établir des fondemens certains dans la morale. Auſſi n'y traite-t-il guere les paſſions qu'en phyſicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout à-fait original. On y voit preſqu'à chaque pas l'ame & le corps agir & réagir l'un ſur l'autre, & on croit, pour ainſi dire, toucher les liens qui les uniſſent.

quand

quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible; quand l'harmonie des traits ſe dérange; quand les couleurs ou s'embelliſſent ou s'effacent; quand les muſcles ſe tendent ou ſe relâchent; quand le mouvement ſe ralentit ou ſe précipite; quand le ſon inarticulé de la douleur ou de la joie ſe fait entendre, & ſort par ſecouſſes du ſein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la ſenſibilité, ou ces marques terribles du deſeſpoir impuiſſant; quand l'excès du ſentiment affoiblit par degrés, ou conſume en un moment les forces de la vie. Ainſi les paſſions influent ſur l'organiſation, & l'organiſation influe ſur elles: mais elles n'en ſont pas moins aſſujetties à l'empire de l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impreſſion des objets. L'ame les gouverne & les dompte par l'exercice d'une volonté fiere & libre, en réprimant à ſon gre les mouvemens phyſiques, en donnant par la force de ſon empire un nouveau cours aux eſprits, en s'accoutumant à réveiller une idée plutôt qu'une autre à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieuſe ne ſuffit pas; il faut qu'elle ſoit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui exiſte. C'eſt par l'étude de ces rapports qu'il ſaura quand il doit étendre ſon exiſtence hors de lui-même par le ſentiment, & quand il doit la reſſerrer. Ainſi la morale eſt liée à une

foule de connoiſſances qui l'agrandiſſent & la perfectionnent: ainſi toutes les ſciences réagiſſent les unes ſur les autres. C'étoit-là, comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaſte & profonde avoit conſtruit un ſyſtême de ſcience univerſelle dont toutes les parties ſe tenoient, & qui toutes ſe rapportoient à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet Univers intelligible; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles immenſes tracés autour de lui, & qui paſſoient par tous les points de la nature. DESCARTES ſentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas pouvoir le remplir ſeul; mais preſſé par le temps, il ſe hâtoit d'en exécuter quelques parties, & croyoit que les ſiecles & le genre humain acheveroient le reſte. Il invitoit les hommes de toutes les Nations & de tous les ſiecles à s'unir enſemble; & pour raſſembler tant de forces diſperſées, pour faire diſparoître les diſtances, pour faciliter la correſpondance rapide des eſprits dans les lieux & dans les temps, il oſa concevoir l'idée d'une Langue univerſelle qui établiroit des ſignes généraux pour toutes les penſées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres; projet auſſi ſingulier que hardi, que pluſieurs Philoſophes célebres ont renouvellé, qui ſans doute a donné à Leibnitz l'idée d'un alphabet des penſées humaines; & qui, s'il eſt exé-

cuté un jour, ſera probablement l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain.

J'ai tâché de ſuivre DESCARTES dans tous ſes ouvrages; j'ai parcouru preſque toutes les idées de cet homme extraordinaire; j'en ai développé quelques-unes; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aiſé de ſuivre la marche de ſa philoſophie & d'en ſaiſir l'enſemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconſtruire; on l'a vu jetter des fondemens profonds, s'aſſurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître; deſcendre dans ſon ame pour s'élever à Dieu; de Dieu redeſcendre à tous les êtres créés; attacher à cette cauſe tous les principes de ſes connoiſſances; ſimplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'eſt la marche du génie comme de la nature; appliquer enſuite ces principes à la théorie des planetes, aux mouvemens des cieux, aux phénomenes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumiere, à l'organiſation des corps brutes, à la vie active des êtres animés; terminant enfin cette grande courſe par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ſes travaux; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier, deſcendant toujours des cauſes aux effets, enchaînant tout par des conſéquences néceſſaires, joignant quelquefois l'expérience aux ſpéculations, mais alors même maîtriſant l'expérience par

le génie; éclairant la phyſique par a géométrie, la géométrie par l'algebre, l'algebre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques; ſublime même dans ſes fautes, méthodique dans ſes égaremens (*ff*), utile par ſes erreurs, forçant l'admiration & le reſpect lors même qu'il ne peut forcer à penſer comme lui.

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trou-

---

(*ff*) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des penſées de Deſcartes ſur toutes les ſciences, il ne ſeroit peut être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la ſource de ſes erreurs, & comment un homme d'un génie ſi extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs, qui compoſoit, pour ainſi dire, la raiſon des hommes. La pluparr de ces préjugés lui paroiſſoient nés du rapport des ſens; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des ſpéculations intellectuelles qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les ſens étoient des guides trompeurs pour la raiſon humaine, & que leur rapport ne pouvoit aſſurer d'aucune vérité. Ce fut là, ſi l'on oſe le dire, la premiere erreur de ce grand homme, & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aiſément fait voir que ce ne ſont pas nos ſens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos ſenſations, jugement tout-à-fait étranger aux ſenſations même. Deſcartes perſuadé que les ſens ne pouvoient être un moyen aſſuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après leſquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ſes ſens. L'ame n'avoit pu ſe donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Par-

vera trois; Bacon, Leibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la ſurface des connoiſſances humaines; il jugea les ſiecles paſſés, & alla au-devant des ſiecles à venir; mais il indiqua plus de grandes choſes qu'il n'en exécuta; il conſtruiſit l'échafaud d'un édifice immenſe, & laiſſa à d'autres le ſoin de conſtruire l'édifice. Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être; il porta dans la philoſophie une hauteur

---

venu ainſi aux idées innées. Deſcartes dut ſe tromper ſur la nature des idées ſimples; & cette erreur étoit encore de la plus grande conſéquence; car puiſqu'il faut que l'eſprit humain dans ſes opérations aille toujours du plus ſimple au plus compoſé, il eſt très-important de ſavoir quelles ſont ces idées ſimples par où il faut commencer. La vraie méraphyſique nous apprend que les idées ſimples ſont les premieres qui réſultent des ſens & de la réflexion. Deſcartes au contraire devoit croire d'après ſon ſyſtême que c'étoient des notions abſtraites, c'eſt-à dire, des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les cauſes, au lieu de commencer par les effets. Auſſi telle a été ſa marche. Il commença la chaîne de ſa philoſophie par la premiere cauſe, qui eſt Dieu. De ce ſommet élevé il crut embraſſer toutes les cauſes générales; & liant toujours ſes idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir de quelques principes deduire toutes les vérités poſſibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaiſir oiſif de la méditation entraîna ce grand homme; & laiſſant à d'autres le travail obſcur & lent des obſervations ſubalternes, il ne s'occupa plus qu'à voir l'Univers en grand: mais malheureuſement la vérité n'eſt pour l'homme que le réſultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il eſt aiſé de voir comment de conſéquence en conſéquence, Deſcartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature

d'intelligence digne des ouvrages de Dieu; mais il ne traita la ſcience de la nature que par lambeaux; & ſes ſyſtêmes métaphyſiques ſemblent plus faits pour étonner & accabler l'homme que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand Homme; mais je remarque ſeulement tous les ſecours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la peſanteur; Kepler, les loix des aſtres dans leurs révolutions; Huyghens, la combinaiſon & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges, Bacon, le grand principe de remonter des phénomenes vers les cauſes; DESCARTES, ſa méthode pour le raiſonnement, ſon analyſe pour la géométrie, une foule innombrable de connoiſſances pour la phyſique, & plus que tout cela peut-être, la deſtruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de raſſembler

---

ſont & ſeront peut-être éternellement cachés à l'homme Comment lier enſuite toutes les parties du ſyſtême de l'Univers, ſans qu'il y ait jamais de vuide? Quand Deſcartes trouvoit la chaine interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y ſuppléer par la conjecture? Dès-lors l'eſprit de ſyſtême prenoit la place de la vérité. Enfin ſuivant cette marche, il falloit commencer par définir pour connoître Mais la notion générale n'étant que la collection des idées particulieres, comment raſſembler ces idées que par l'étude des faits? On voit donc qu'il étoit neceſſaire que Deſcartes ſe trompât. C'eſt l'abus des no-

toutes ces forces étrangeres, d'y joindre les ſiennes propres qui étoient immenſes, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une geométrie auſſi ſublime que profonde. Si maintenant je rapproche DESCARTES de ces trois Hommes célebres, j'oſerai dire qu'il avoit des vues auſſi nouvelles & bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat & l'immenſité du génie de Leibnitz, mais bien plus de conſiſtance & de réalité dans ſa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même: parce que, ſi l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités: Géometre auſſi ſublime, quoiqu'il n'ait point fait un auſſi grand uſage de la géométrie; plus original par ſon génie, quoique ce génie l'ait ſouvent trompé; plus univerſel dans ſes connoiſſances comme dans ſes talens, quoique moins ſage & moins aſſuré dans ſa marche; ayant peut-être en étendue ce que Newton

tions abſtraites, c'eſt une fauſſe application de la métaphyſique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Ariſtote & Platon. Je ne finirai point cet article ſans remarquer que Deſcartes eſt parti du même point que Bacon, du doute général ou du renverſement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes oppoſées; l'un, celle des connoiſſances acquiſes par les ſens; l'autre celle des ſpéculations intellectuelles. Newton eſt venu, qui averti par la logique de Deſcartes, a repris la route de Bacon; & c'eſt aujourd'hui celle que l'on ſuit dans toute l'Europe.

avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour ſuivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable ſans doute pour la connoiſſance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par ſa grande influence ſur les eſprits & ſur les ſiecles.

C'eſt ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'eſt là ſa grandeur. Il n'eſt plus; mais ſon eſprit vit encore. Cet eſprit eſt immortel; il ſe repand de nation en nation, & de ſiecle en ſiecle. Il reſpire à Paris, à Londres, a Berlin, à Leipſik, à Florence. Il pénetre à Pêtersbourg; il pénétrera un jour juſques dans ces climats où le genre humain eſt encore ignorant & avili; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les ſciences au moment où DESCARTES parut; comment l'autorité enchaînoit la raiſon; comment l'être qui penſe avoit renoncé au droit de penſer. Il en eſt des eſprits comme de la nature phyſique: l'engourdiſſement en eſt la mort: il faut de l'agitation & des ſecouſſes. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des tempêtes, que ſi tout demeuroit dans un éternel repos. DESCARTES donna l'impulſion à cette maſſe immobile. Ce mouvement cauſa plus d'un naufrage; mais la nature languiſſante fut ranimée, les reſſorts affaiſſés ſe releverent, & la vie circula. Quel fut l'étonne-

ment de l'Europe, lorſqu'on vit paroître tout-à-coup cette Philoſophie ſi hardie & ſi nouvelle! Peignez-vous des eſclaves qui marchent courbés ſous le poids de leurs fers: ſi tout-à coup un d'entre eux, jaloux des droits de l'homme défigurés en lui, briſe ſa chaîne d'indignation, & fait retentir à leurs oreilles le nom doux & ſacré de liberté, il s'agitent, ils frémiſſent, ils ſecouent leurs fers, & des débris de leurs chaînes rompues, ils accablent leurs tyrans. Tel eſt le mouvement qui ſe fit dans les eſprits d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette maſſe nouvelle de connoiſſances que DESCARTES y avoit jettée, ſe joignit à la fermentation de ſon eſprit. Réveillé par de ſi grandes idées, & par un ſi grand exemple, chacun appelle ſon ame & juge ſes penſées. Chacun diſcute ſes opinions. La raiſon de l'univers n'eſt plus celle d'un homme qui exiſtoit il y a quinze ſiecles; elle eſt dans l'ame de chacun; elle eſt dans l'évidence & dans la clarté des idées. La penſée eſclave depuis deux mille ans, ſe releve avec un noble orgueil, & avec la conſcience de ſa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les ſuit. On interroge la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent ſur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ſes erreurs. Tout ſe perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les

méthodes plus ſimples. L'algebre portée ſi loin par DESCARTES, eſt perfectionnée par Halley; & le grand Newton y ajoute encore. L'analyſe eſt appliquée au calcul de l'infini, & produit une nouvelle branche de géométrie ſublime. Pluſieurs hommes célebres portent cet édifice à une hauteur immenſe: l'Allemagne & l'Angleterre ſe diviſent ſur cette grande découverte, comme l'Eſpagne & le Portugal ſur la conquête des Indes. L'application de la Géométrie à la Phyſique devient plus étendue & plus vaſte. Newton fait ſur les mouvemens des corps céleſtes, ce que DESCARTES avoit fait ſur la dioptrique, & ſur quelques parties des météores. Les loix de Kepler ſont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planetes eſt expliquée. La gravitation univerſelle étonne l'univers par la fécondité & la ſimplicité de ſon principe. Cette application de la Géométrie s'étend à toutes les branches de la Phyſique, depuis l'équilibre des liqueurs, juſqu'aux derniers balancemens des cometes dans leurs routes les plus écartées. Ces aſtres errans ſont mieux connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la claſſe des météores, en les fixant au nombre des planetes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours & fixe la marche de vingt-quatre cometes. Les inégalités de la Lune ſont calculées. On découvre l'anneau & les ſatellites

de Saturne. On fait des ſatellites de Jupiter l'uſage le plus important pour la navigation. Les cieux ſont connus comme la terre. La terre change de forme; ſon équateur s'éleve, & ſes poles s'applatiſſent; & la différence de ſes deux diametres eſt meſurée. Des obſervatoires s'élevent auprès d.s digues de la Hollande, ſous le ciel de Stockholm, & parmi les glaces de la Ruſſie. Toutes les ſciences ſuivent cette impulſion générale. La Phyſique particuliere créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit ſa marche par les expériences. Il eſt vrai qu'il avoit peu ſuivi cette route; mais ſa méthode, plus puiſſante que ſon exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité ſe multiplient. Les déclinaiſons de l'aiguille aimantée s'obſervent ſelon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui ſert de point fixe, où la déclinaiſon commence, & qui bien conſtatée peut-être pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une ſcience nouvelle, par les découvertes ſublimes ſur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'eſt plus la borne de l'eſprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On ſubſtitue, pour lire dans les cieux les métaux aux verres, & la réflexion de la lumiere à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit preſque iſolée, s'unit aux autres ſciences. On l'applique à la fois à la Phyſique, à l'Hiſtoire naturelle, & à la Médeci-

ne. La circulation du ſang découverte par Harvey, embraſſée & défendue par DESCARTES, devient la ſource d'une foule de vérités. Le méchaniſme du corps humain eſt étudié avec plus de zele & de ſuccès. On découvre des vaiſſeaux inconnus & de nouveaux réſervoirs. Borelli tente d'aſſujettir au calcul géometrique les mouvemens des animaux. Leuwenhoek, le microſcope à la main, ſurprend ces atomes vivans qui ſemblent être les élémens de la vie de l'homme. Ruiſch ſyſtêmes (*gg*). Son influence ne s'eſt point bornée à la Philoſophie. Semblable à cette ame univerſelle des Stoïciens répandue dans

---

(*gg*) On va donner une notice très-courte de tous les Philoſophes célebres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naiſſance & de leur mort. Les dates ſont utiles en ce qu'elles ſervent à fixer les idées.

Newton eſt trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'eſt en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Deſcartes. Il publia ſes principes mathématiques, ou ſon ſyſtême de l'attraction en 1687; ſon optique, ou ſes découverres ſur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727. âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande diſtinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Weſtminſter dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été ſouvent refuſé à la plus haute Nobleſſe. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une Charge très conſidérable, & laiſſa en mourant ſept cens mille liv. de bien.

Halley, célebre Aſtronome, né à Londres en 1656, ſix ans après la mort de Deſcartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algebre après Deſcartes, dreſſa des tables aſtronomiques, donna une théorie des cometes, entreprit un très-grand nombre de

perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui eſt mort. Malpighi tranſporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avois pas eu le temps d'exécuter. Son génie reſpire encore après lui dans la métaphyſique. C'eſt lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des ſens. C'eſt lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées innées, fait l'analyſe de l'eſprit humain, & poſe d'une main hardie les limites de la raiſon. C'eſt lui qui, de nos jours, a attaqué & renverſé les

---

voyages ſur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça dans toute l'étendue du globe une ligne où commence la déclinaiſon de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Leibnitz, né à Leipſick en 1646, homme d'une érudition immenſe, qui eut tous les goûts & toutes les eſpeces de génie. Il publia en 1684 ſes regles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui diſputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'eſprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Leibnitz eſt aſſez connu; voici un trait de ſon eſprit. Il alloit un jour par mer de Veniſe à une ville voiſine; c'étoit dans une petite barque où il ſe trouvoit ſeul & ſans ſuite. Il s'éleva une furieuſe tempête. Le Pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cauſe de ce malheur. En conſéquence il propoſa à ſes camarades de le jetter dans la mer. Leibnitz qui heureuſement les entendit, tira auſſi-tôt de ſa poche un chapelet & le tourna entre ſes mains d'un air dévot. C'eſt ce qui le ſauva. On a vu comment Deſcartes ſe tira d'affaire dans une circonſtance à peu près ſemblable,

toute la nature, & agitant toute ſa maſſe, l'eſprit de DESCARTES eſt par-tout. On l'a

---

L'un dut la vie à ſon chapelet, & l'autre à ſon courage. Leibnitz eſt mort en 1716.

Huyghens, dont il eſt ſouvent parlé dans cet ouvrage, grand Aſtronome & grand Geometre, fils d'un des amis les plus intimes de Deſcartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M de Colbert, qui lui fit donner une forte penſion C'eſt lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le noiſieme Satellite. Il appliqua auſſi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les téleſcopes, & fit pluſieurs decouvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey, célebre Médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Deſcartes. On ſait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du ſang. Toute la vieille école de médecine ſe déchaina, comme elle le devoit, contre cette nouveauté. Deſcartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenſeur, & en donna de nouvelles demonſtrations. Harvey mourut en 1657, ſept ans après Deſcartes, âgé de 80 ans. Il avoit été Médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célebre Profeſſeur de philoſophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux ſur le mouvement des animaux. Il eſt le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organiſés.

Leeuwenhoek, fameux obſervateur, paſſa plus de ſoixante ans à faire des microſcopes & à s'en ſervir Il a fait pluſieurs obſervations microſcopiques ſur le nerf optique, ſur le ſang, ſur la ſeve des plantes, ſur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célebre, c'eſt la découverte des animaux ſpermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuſe dans la liqueur deſtinée à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte eſt l'an 1677. Hartſoeker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui

appliqué aux Lettres & aux Arts comme aux Sciences. Si dans tous les genres on va ſaiſir

---

diſputa, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il ne la publia point alors : c'étoit un procès à peu près ſemblable à celui de Leibnitz & de Newton ſur un objet très different

Ruyſch, un des plus grands hommes de la Hollande, Anatomiſte, Médecin & Naturaliſte. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainſi, c'eſt être ſoi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit compoſé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés, dont les membres avoient toute leur molleſſe, & qui conſervoient un teint fleuri, ſans deſſéchement & ſans rides. Les momies de M. Ruiſch prolongeoient en quelque ſorte la vie, dit M. de Fonrenelle, au lieu que celles de l'ancienne Egypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoient des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce ſpectacle, il y avoit mêlé pluſieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes auſſi injectées & des coquillages très-rares, le tout orné d'inſcriptions tirées des meilleurs Poëtes. Le Czar Pierre, à ſon premier voyage en Hollande en 1698, fut tranſporté de ce ſpectacle. Il baiſa avec tendreſſe le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui ſembloit lui ſourire. A ſon ſecond voyage en 1717, il acheta le cabinet & l'envoya à Petersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain. Ruiſch, qu'un de ſes confreres appeloit modeſtement *le plus miſérable des Anatomiſtes*, & que l'Europe appeloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Deſcartes, & mourut à Amſterdam en 1731, âge de 93 ans,

Malpighi, célebre Anatomiſte Italien, & Profeſſeur en Médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ſes plus beaux ouvrages eſt ſon anatomie des plantes. Deſcartes avoit eu la même idée,

les premiers principes; ſi la métaphyſique des arts eſt créée; ſi on a cherché dans les idées éternelles de la nature, les regles du goût pour tous les pays & pour tous les ſiecles; ſi on a ſecoué cette ſuperſtition antique qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop ſa ſphere; ſi on porte le flambeau dans l'intérieur de toutes nos connoiſſances; ſi l'eſprit fermente & s'agite pour reculer toutes les bornes; ſi on veut ſavoir ſur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme; c'eſt là l'ouvrage de DESCARTES. L'Aſtronome, le Géometre, le Métaphyſicien, le Grammairien, le Moraliſte, l'Orateur, le Politique, le Poëte, tous

---

Mallebranche, un des plus grands Philoſophes de ſon ſiecle, & un des plus célebres diſciples de Deſcartes, né à Paris en 1638. Juſqu'à 20 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'hiſtoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par haſard ſur le *traité de l'homme* de Deſcartes. Il le feuilleta, entrevit une ſcience dont il n'avoit point d'idée, & ſe ſentit né pour elle. Il acheta le Livre, le lut avec empreſſement, & même avec un tel tranſport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre ſa lecture. L'inviſible & inutile vérité, dit M de Fontenelle, n'eſt pas accoutumée à trouver tant de ſenſibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs paſſions ſe tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philoſophie de Deſcartes. Au bout de dix années, il avoit compoſé ſon livre *de la recherche de la vérité*. L'Auteur y eſt cartéſien, dit encore M de Fontenelle; mais il eſt comme Deſcartes. Il ne paroît pas l'avoir ſuivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

tous ont une portion de cet eſprit qui les anime. Il a guidé également Paſcal & Corneille, Loke & Bourdaloue, Newton & Monteſquieu. Telle eſt la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie ſur l'univers. Il n'exiſte qu'un moment; mais cette exiſtence eſt employée toute entiere à quelque grande opération qui étonne la nature, & change la direction des choſes pour pluſieurs ſiecles. Ainſi peut-être, s'il étoit vrai que l'axe incliné de la terre pût être un jour relevé par le mouvement d'un de ces aſtres qui ſouvent ſe rapprochent de nous, ſon paſſage dans notre orbite ſeroit rapide, & à peine de quelques jours; mais les effets de ce

---

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre; né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles premier. Il fut élevé dans l'Univerſité d'Oxford, & ſentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enſeignoit alors. Les premiers Livres qui lui donnerent du goût pour la philoſophie furent ceux de Deſcartes. Sa méthode ſur-tout fit une forte impreſſion ſur lui; & il eſt très-vrai que c'eſt là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit ſouvent malade, il voyagea beaucoup pour ſa ſanté. Il demeura aſſez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un ſéjour qu'il fit en Hollande, il fut accuſé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la ſuite on reconnut que les Livres n'étoient pas de lui: mais la place ne lui fut point rendue. Sous le regne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois conſidérables qu'il refuſa. En 1695 il fut fait commis du Commerce & des Colonies Angloiſes, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille liv. de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cauſe de la foibleſſe de ſa ſanté. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

paſſage ſeroient éternels, & ſe répandroient ſur des générations qui n'auroient jamais vu luire cet aſtre ſur leur tête (*bb*).

Arrêtons-nous maintenant ſur celui à qui ce foible genre humain a eu tant d'obligation, & à qui la poſtérité la plus reculée ſera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de ſon vivant? Quelles ſtatues lui a-t-on élevées dans ſa patrie? Quelles acclamations retentiſſoient ſur ſon paſſage, dans le pays qu'il habitoit? Quels hommages a-t-il reçu de l'Univers? ... Que parlons-nous, d'hommages, & de ſtatues, & d'honneurs? Oublions-nous qu'il s'agit d'un

(*bb*) En finiſſant ce tableau général de l'influence de l'eſprit de Deſcartes ſur la Géométrie, ſur la Phyſique, ſur les Arts & ſur toutes les Sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet eſprit à la légiſlation & au gouvernement des Etats. L'art de procurer aux Sociétés la plus grande ſomme de bonheur poſſible, eſt une des branches de Philoſophie des plus intéreſſantes; & peut-être dans toute l'Europe eſt-elle moins avancée que n'étoit la Phyſique à la naiſſance de Deſcartes. Il y a des préjugés non moins puiſſans à renverſer. Il y a d'anciens ſyſtêmes à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funeſtes, & qui n'ont ceſſé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchiſſent ſi peu, qu'un mal qui ſe fait depuis cent ans, leur paroît preſque un bien. Ce ſeroit une grande entrepriſe d'appliquer le doute de Deſcartes à ces objets, de les examiner piece à piece, comme il examina toutes ſes idées, de faire une revue générale des Coutumes, des Uſages & des Loix, comme il fit la revue des ſyſtêmes, & de ne juger de tout que d'après ſa grande maxime de l'*évidence*. Cette entrepriſe ſeroit bien digne d'un gouvernement ſage, & qui vou-

grand homme? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes? Parlons plutôt & de la rage des perſécutions, & de l'acharnement de la haine, & des tourmens de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & ſera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au-deſſus de ſon ſiecle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoiſſoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu dans la perſonne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les priſons (*ii*). La coupe de Socrate,

droit rendre les hommes heureux: mais ſeroit-il permis de ſe flatter du ſuccès? Les idées une fois établies, ne ſont elles pas trop en poſſeſſion de gouverner les hommes? Que de difficultés pour ſecouer un uſage même indifférent! On diroit que les ames ſont ſujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils ſe trouvent, ſi une force étrangere ne fait ceſſer leur mouvement ou leur repos.

(*ii*) C'eſt en 1633. que Galilée fut condamné par l'Inquiſition, pour avoir enſeigné le mouvement de la terre. Il y avoit déja quatre ans que Deſcartes travailloit en Hollande. L'empriſonnement de Galilée fit une ſi forte impreſſion ſur lui, qu'il fut ſur le point de brûler tous ſes papiers. Alors les ouvrages de Deſcartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulſion donnée aux eſprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philoſophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard; & la nature en donnant Deſcartes à l'humanité, lui eût fait un préſent inutile. Voilà ce que l'Inquiſition a penſé coûter aux hommes.

les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoiſonnement d'Ariſtote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies inſenſées contre Gerbert, les gémiſſemens plaintifs de Roger Bacon ſous les voûtes d'un cachot, l'incendie excité contre Ramus, & les poignards qui l'aſſaſſinerent (*kk*), les buchers allumés en cent lieux pour conſumer des malheureux qui ne penſoient pas comme leurs concitoyens, tant d'autres qui avoient été errans & proſcrits ſur la terre, ſans aſile & ſans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugiti-

(*kk*) L'hiſtoire de Socrate eſt trop connue; & il eſt inutile d'en parler. Tout le monde ſait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence ſuprême qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conſequence il fut chargé de fers & traîné en priſon. Sans l'éloquence de Périclès, qui défendit un Sage opprimé, Anaxagore ſubiſſoit le ſort de Socrate. Ariſtote, accuſé dans Athenes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où fatigué des perſécutions & des calomnies, il s'empoiſonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans ſa patrie, ſe retira à la campagne pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixieme ſiecle, & l'un des plus grands genies qu'ayent produit ces ſiecles barbares, fut accuſé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chimiſte & géometre. Il eſt vrai que par la ſuite il devint Pape ſous le nom de Silveſtre II. Roger Bacon, Anglois & Moine, homme encore plus ſupérieur à ſon ſiecle, & qui par ſon génie devina pluſieurs découvertes des ſiecles ſuivans, fut accuſé d'être ſorcier comme Gerbert, à cauſe de ſes inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, ſon Général le fit mettre au cachot. Il y reſta juſqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y

ve & bannie du monde, tout l'avertiſſoit du danger qui le menaçoit; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, eſt celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité, ſemblable au feu qui agit en tout ſens pour rompre ſa priſon, fait effort pour ſe répandre. Elle n'eſt point à l'homme qui la conçoît; elle appartient à l'Univers, & cherche à s'y élancer. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il ſe dévoua donc (*ll*); & graces

---

a point de magie à ſavoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus ſavans du ſeizieme ſiecle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François premier, parce qu'il combattoit Ariſtote & invitoit les ſavans à faire des découvertes nouvelles. On le perſécuta; on le flétrit; on brûla ſes Livres; on lui défendit d'enſeigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ſes ennemis profiterent de cette malheureuſe occaſion pour le faire aſſaſſiner. Il ſeroit très-aiſé de groſſir cette liſte: mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

(*ll*) Il eſt très sûr que Deſcartes prévit toutes les perſécutions qui l'attendoient. Il avoit ſouvent réſolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus preſſantes ſollicitations de ſes amis. Souvent il regretta ſon loiſir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton apres lui eut le même ſentiment; & au milieu des querelles philoſophiques, il ſe reprocha plus d'une fois d'avoir perdu ſon repos. Ainſi les hommes qui ont le plus éclairé le genre humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reſte Deſcartes ne fut jamais plus Philoſophe que lorſque ſes ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatiſme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles comme nouvelles, & qui veut paroitre le précepteur du genre humain. L'enthouſiaſme peut embraſer quelques têtes,

aux paſſions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de ſa généreuſe réſolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui ſont offuſqués de tout ce qui eſt grand, qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du deſpotiſme, inſultent à ce qu'ils ne comprennent pas, couvrent leur foibleſſe par leur audace, & leur baſſeſſe par leur orgueil, intriguans fanatiques, pieux calomniateurs, qui pro-

---

mais il avertit les hommes froids de ſe tenir ſur leur garde. Deſcartes crut donc qu'il valoit mieux miner inſenſiblement les barrieres, que de les renverſer avec éclat. Il voulut cacher la vérité, comme on cache l'erreur. Il tâcha de perſuader que ſes principes étoient les mêmes que ceux d'Ariſtote. Sans ceſſe il recommandoit la moderation à ſes diſciples. Mais il s'en falloit bien que ſes diſciples fuſſent auſſi philoſophes que lui. Ils étoient trop ſenſibles à la gloire de ne pas penſer comme le reſte des hommes. La perſécution les animoit encore, & ajoutoit à l'enthouſiaſme. Deſcartes eût conſenti à être ignoré pour être utile: mais ſes diſciples jouiſſoient avec orgueil des lumieres de leur maître, & inſultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'etoit pas le moyen d'avoir raiſon

(mm) **Gisbert Voetius, fameux Théologien Proteſtant & Miniſtre d'Utrecht, né en 1589, & mort en 1676. Il vécut quatre-vingt-ſept ans, tandis que Deſcartes mourut à cinquante-quatre. Il etoit tel qu'on l'a peint dans ce diſcours. On ſe reprocheroit, même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ſes perſécutions contre Deſcartes eſt exactement tiré de l'hiſtoire. Il commença ſes hoſtilités en 1639 par des theſes ſur l'Athéiſme. Deſcartes n'y étoit point nommé; mais on avoit eu ſoin d'y inſerer toutes ſes opinions comme celles d'un Athée. En 1640, ſecondes & troiſiemes theſes, où étoit renouvellée la même**

noncent ſans ceſſe le mot de Dieu & l'outragent, n'affectent de la Religion que pour nuire, ne font ſervir le glaive des loix qu'à aſſaſſiner, ont aſſez de crédit pour inſpirer des fureurs ſubalternes, eſpeces de monſtres nés pour perſécuter & pour haïr, comme le tigre eſt né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (*mm*). Il ne ſeroit peut-être pas inutile à

---

calomnie. Régius, diſciple de Deſcartes, & Profeſſeur de Médecine, ſoutenoit la circulation du ſang. Autre crime contre Deſcartes. On joignit cette accuſation à celle d'Athéïſme. Ordonnance des Magiſtrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuſes. En 1641 Voëtius ſe fait élire Recteur de l'Univerſité d'Utrecht. N'oſant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le diſciple comme hérétique. Quatriemes theſes publiques contre Deſcartes. En 1642 décret des Magiſtrats pour défendre d'enſeigner la philoſophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part; & le Philoſophe étoit tranquile au milieu des orages, s'occupant en paix de ſes méditations. En 1643 Voëtius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'Univerſité de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'aſſocia à ſes fureurs. C'étoit un de ces méchans ſubalternes qui n'ont pas même l'audace du crime, & qui trop lâches pour attaquer par eux mêmes, ſont aſſez vils pour nuire ſous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros Livre contre Deſcartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philoſophie menoit droit au *ſcepticiſme*, à l'*athéïſme* & à la *phrénéſie*. Deſcartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déja écrit une petite lettre ſur Voëtius: & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuſe & attentatoire à la Religion réformée, dans la perſonne d'un de ſes principaux Paſteurs. Dans ſa réponſe contre le nouveau Livre, Deſcartes ſe propoſoit

l'hiſtoire de l'eſprit humain & des paſſions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce perſécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le deſſein de perdre DESCARTES, travaillant d'abord ſourdement & en ſilence; ſemant dans les eſprits des idées & des ſoupçons vagues d'athéïſme; nourriſſant ces ſoupçons par des libelles & des noirceurs anonymes; ſuivant de l'œil & ſans ſe découvrir, les progres de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la premiere place de ſon Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert; armant contre DESCARTES & le peuple & les Magiſtrats, & les fureurs ſacrées des Miniſ-

trois choſes; d'abord de ſe juſtifier lui même, car juſqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles; enſuite de juſtifier ſes amis & ſes diſciples; enfin de démaſquer un homme auſſi odieux que Voëtius, qui par une ignorance hardie, & ſous le maſque de la religion, ſéduiſoit la populace & aveugloit les Magiſtrats. Mais les eſprits étoient trop échauffés; il ne réuſſit point. Sentence contre Deſcartes, où ſes lettres ſur Voëtius ſont declarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les Magiſtrats travaillerent à lui faire ſon procès ſecrétement, & ſans qu'il en fût averti. Leur intention étoit de le condamner comme Athée & comme Calomniateur; comme Athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu; comme Calomniateur, parce qu'il avoit repouſſé les calomnies de ſes ennemis. Voila, dans de certains momens, quelle eſt la juſtice des hommes. Deſcartes apprit par une eſpece de haſard qu'on lui faiſoit ſon procès. Il s'adreſſa à l'Ambaſſadeur de France, qui heureuſement, par l'autorité du Prince d'Orange, fit arrêter les procédures déjà tres-avancées.

tres; le peignant à tous les yeux comme un athée qui commençoit par briſer les autels, & finiroit par bouleverſer l'Etat, invoquant à grands cris la Religion & les Loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au ſon de la cloche, & ſur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment enſuite, pour lui ôter même la reſſource de ſe juſtifier, on travailla à le condamner en ſilence, & ſans qu'il en pût être averti; comment ſon affreux perſécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proſcrire de la Hollande, vouloit faire conſumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'atheïſme eſt combattu; comment il avoit

Il fut alors toutes les noirceurs de ſes ennemis: il fut toutes les intrigues de Voëtius. Ce ſcélérat, pour faire circuler le poiſon, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât ſon nom qu'avec horreur. On le peignoit aux Catholiques comme Athée, aux Proteſtans comme ami des Jéſuites. Il y avoit dans tous les eſprits une ſi grande fermentation, que perſonne n'oſoit plus ſe déclarer ſon ami. Il eſt donc des temps où l'innocence même du grand homme eſt abandonnée, & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide! En liſant l'hiſtoire des perſécutions, qu'eſſuya Deſcartes, on pourroit demander s'il eſt du devoir du Philoſophe, de ſacrifier ſon repos pour enſeigner la vérité aux hommes. Qui oſera décider cette queſtion? Qui parmi nous ſe croit aſſujetti à un devoir ſi noble? Qui même a le courage de le concevoir? Un Miſantrope demanderoit: les hommes en valent-ils la peine? Non, ſans doute, répondroit un autre, mais la vérité!

déja tranſigé avec le bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le Barbare eût voulu que la flamme du bucher pût être apperçue en même temps de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déja même il ſe préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétriſſant, afin que chaſſé des ſept Provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où il arriveroit, il ſe trouvât dévancé par ſa honte. Mais c'eſt à l'hiſtoire à entrer dans ces détails; c'eſt à elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'eſt à elle à flétrir ces Magiſtrats inſenſés, qui, dupes d'un ſcélérat, ſervoient d'inſtrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que préten-

(nn) Depuis que Deſcartes ſe fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France en 1644, 1647 & 1648. Dans le premier, il vit très-peu de monde, & n'apprit qu'à ſe dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connoiſſance de M. de Chanut, depuis Ambaſſadeur en Suede. Comme leurs ames ſe convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand Homme, un ſentiment plus tendre & plus fait pour rendre heureux. Il ſollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Miniſtre, une penſion pour Deſcartes. On ne ſait pourquoi la penſion fut refuſée. En 1648, les Hiſtoriens prétendent qu'il fut appellé en France par les ordres du Roi. L'intention de la Cour, diſoit-on, étoit de lui faire un établiſſement honorable & digne de ſon mérite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une penſion; & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette eſpérance il arrive à Paris. Il ſe préſente à la Cour. Tout étoit en

doient-ils avec leurs flammes & leurs buchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient-ils faire diſparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuſte, de forger des chaînes, & de dreſſer des échafauds; mais il ne dépend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la juſtice des ſiecles.

Tel eſt le ſort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans ſon pays je le vois preſque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain ſpectacle de curioſité, ignoré ou calomnié à la Cour (*m*). Je vois ſa famille le traiter avec mépris. Je vois ſon frere, dont tout le mérite peut-être étoit de partager ſon nom, parler avec dédain d'un frere qui, né gentilhom-

---

feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ſes parens l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaiſamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de ſon voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ſes lumieres, mais pour connoître ſa figure. „ Je m'apperçus, dit-il dans une de ſes let-„ tres, qu'on vouloit m'avoir en France, à peu près „ comme les grands Seigneurs veulent avoir dans leur „ ménagerie un éléphant, ou un lion, ou quelques au-„ tres animaux rares. Ce que je pus penſer de mieux „ ſur leur compte, ce fut de les regarder comme des „ gens qui auroient été bien aiſe de m'avoir à dîner „ chez eux; mais en arrivant, je trouvai leur cuiſine en „ deſordre, & leur marmite renverſée". Au reſte, il

me, s'étoit abaiſſé juſqu'à ſe faire Philoſophe (*oo*), & mettre au nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES naquit pour deshonorer ſa race par un pareil métier. O préjugés! O imbécille fierté des places & du rang. Il importe de conſerver ces traits à la poſtérité, pour apprendre, s'il ſe peut, aux hommes à rougir. Où ſont aujourd'hui ceux qui,

---

ne faut point omettre ici le juſte éloge du au Chancelier Seguier, qui diſtingua Deſcartes comme il le devoit, & le traita avec le reſpect du à un homme qui honoroit ſon ſiecle & ſa Nation

(*oo*) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Deſcartes lui rendît juſtice, & ſentît l'honneur que Deſcartes lui faiſoit. Il eſt vrai que ſon pere l'aimoit tendrement; il l'appeloit toujours ſon cher Philoſophe. Mais le frere aîné de Deſcartes avoit pour lui très-peu de conſidération. *Ses parens*, dit l'Hiſtorien de ſa vie, *ſembloient le compter pour peu de choſe dans ſa famille, & ne le regardant plus que ſous le titre odieux de Philoſophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de ſa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de ſon pere. Ce vieillard reſpectable, Doyen du Parlement de Bretagne, mourut en 1640 âgé de ſoixante & dix-huit ans On n'inſtruiſit Deſcartes, ni de ſa maladie, ni de ſa mort. Il y avoit déja près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Deſcartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il ſe juſtifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un pere qu'il aimoit. Il lui marquoit le deſir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embraſſer, pour recevoir encore une fois ſa bénédiction; car alors les peres béniſſoient encore leurs enfans, & cette cérémonie pure & ſainte étoit pour les fils bien-nés la plus chere partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Deſcartes arriva, il y avoit déja un mois que ſon pere étoit mort, On ſe ſou-

à la vue de DESCARTES, ſourioient dédaigneuſement, & diſoient avec une riſible hauteur: c'eſt un homme qui écrit. Ils ne ſont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ſes compatriotes; ſa gloire eſt un dépôt que les ſiecles ſe tranſmettent, & qui eſt ſous la garde de la juſtice & de la vérité. Il eſt vrai que le grand homme trouve quel-

---

vint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre perſonne de la famille; & on lui écrivit par bienſéance. Deſcartes ne ſe conſola point de n'avoir pas reçu les dernieres paroles & les derniers embraſſemens de ſon pere. Il n'eut pas plus à ſe louer de ſon frere dans les arrangemens qu'il fit avec lui pour ſes affaires de famille, & les réglemens de ſucceſſion. Ce frere étoit un homme intereſſé & avide, & qui ſavoit bien que les Philoſophes n'aiment point à plaider. En conſéquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philoſophique. Il faut convenir que les neveux de Deſcartes rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Deſcartes étoit alors le premier nom de la France.

(*pp*) Eliſabeth de Boheme, Princeſſe Palatine, fille de ce fameux Electeur Palatin qui diſputa à Ferdinand II les Royaumes de Hongrie & de Boheme, née en 1618. On ſait qu'elle fut la premiere diſciple de Deſcartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut ſon amie: car l'amitié fait quelquefois ce que la philoſophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui eſt entre les rangs. Eliſabeth avoit été recherchée par Ladiſlas IV, roi de Pologne; mais elle préféra le plaiſir de cultiver ſon ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un Trône. Sa mere dans ſon enfance lui avoit appris ſix langues. Elle poſſédoit parfaitement les Belles-Lettres. Son genie la porta aux ſciences profondes. Elle étudia la philoſophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers Ouvrages de Deſcartes lui tomberent entre les

quefois la conſidération de ſon vivant; mais il faut preſque toujours qu'il la cherche à trois cens lieues de lui. DESCARTES perſécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ſes admirateurs & ſes diſciples, la fameuſe Princeſſe Palatine, Princeſſe qui eſt du petit nombre de celles qui ont placé la Philoſophie à côté du trône (*pp*). Elle étoit digne d'interroger DESCARTES; & DESCARTES étoit digne de l'inſtruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de menſonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteurs de la part d'Eliſabeth. Dieu, la

---

mains, elle crut n'avoir rien appris juſqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui même. Deſcartes lui trouva un eſprit auſſi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de ſa géométrie & de ſa métaphyſique. Bientôt après Deſcartes lui dédia ſes principes. Il la félicite d'avoir ſu réunir tant de connoiſſances, dans un âge où la plupart des femmes ne ſavent que plaire. Cette dédicace n'eſt point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un Philoſophe. Comment, dit-il, à la tête d'un Ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oſerois-je la trahir? Il continua juſqu'à la fin de ſa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette Princeſſe fut malheureuſe. Deſcartes la conſoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans ſon propre cœur cette éloquence douce, qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le ſentiment de leurs peines. Après avoir été long-temps errante, & preſque ſans aſile, Eliſabeth ſe retira enfin dans une Abbaye de la Weſtphalie, où elle fonda une eſpece d'Académie de Philoſophes à laquelle elle préſidoit. Le nom de Deſcartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec reſpect Sa mémoire lui étoit trop chere pour l'oublier. Elle lui ſurvécut près de trente ans, & mourut en 1680.

nature, l'homme, ſes malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, ſes devoirs & ſes foibleſſes, la chaîne morale de tous ſes rapports, voilà le ſujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'eſt ainſi que les Philoſophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit deſtiné à DESCARTES un autre diſciple encore plus célebre. C'étoit la fille de Guſtave Adolphe, c'étoit l'immortelle Chriſtine. (*qq*) Elle étoit née avec une de ces ames encore plus ſingulieres que

(*qq*) C'eſt une choſe remarquable que Deſcartes ait eu pour diſciples les deux femmes les plus célebres de ſon temps. On en a vu preſque dans chaque ſiecle, qui ont joint l'empire de l'eſprit à celui de la beauté. Quoi qu'ait dit un Sage auſtere, les graces qui leur ſont naturelles, n'empêchent point qu'elles ne puiſſent avoir l'étendue & la profondeur de l'eſprit. Si ces exemples ſont rares, c'eſt qu'elles ne ſont preſque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le ſentiment, la plupart dédaignent de les gouverner encore par les lumieres. Heureuſement elles commencent à ſentir un peu plus leur avantage. Si Deſcartes vivoit dans ce ſiecle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Eliſabeth, ni Chriſtine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adouciſſent les travaux & conſolent de l'envie. Je ne m'étendrai point ſur l'hiſtoire de Chriſtine, tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les Ouvrages de Deſcartes. En 1647, elle lui fit écrire, pour ſavoir de lui en quoi conſiſtoit *le ſouverain bien*. La plupart des Princes, ou ne font pas de ces queſtions-là, ou les font à des Courtiſans plutôt qu'à des Philoſophes; & alors la réponſe eſt facile à deviner.

grandes, qui ſemblent jettées hors des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorſqu'on ne les admire pas. Enthouſiaſte du genie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES & Sobieski avoient droit dans ſon cœur aux mêmes ſentimens. Viens, dit-elle à DESCARTES: je ſuis Reine, & tu es Philoſophe. Faiſons un traité enſemble. Tu annonceras la vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon Palais ſeront tes ramparts. C'eſt donc l'eſperance de trouver un abri contre la perſécution, qui ſeule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il eté ſe fixer auprès d'un trône? Qu'eſt-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois? Leur ame,

---

Celle de Deſcartes fut un peu différente Il faiſoit conſiſter le ſouverain bien, dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conſcience qui jouit de la vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine Chriſtine en fut ſi contente, qu'elle lui écrivit de ſa main pour le remercier Peu de temps après, Deſcartes lui envoya ſon Traité des paſſions En 1649 la Reine lui fit faire les plus vives inſtances pour l'engager à venir à Stockholm; & deja elle avoit donné des ordres à un de ſes Amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suede Le Philoſophe, avant de quitter la retraite, héſita long-temps. Il eſt probable qu'il fut décidé par toutes les perſécutions qu'il eſſuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockholm. La Reine le reçut avec une diſtinction qu'on dut remarquer dans une Cour. Elle commença par l'exempter de tous les aſſujettiſſemens des

ame, leur caractere, leurs paſſions, leur langage, rien ne ſe reſſemble; ils ne ſont pas même faits pour ſe rapprocher; leur grandeur ſe choque & ſe repouſſe. Mais s'il fut forcé par le malheur de ſe réfugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir ſa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le fond de la Nort-Hollande. Il oſa y avoir des mœurs & de la vertu; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaiſant des Princes ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la Philoſophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandiſſent jamais ceux qui ſont petits, & rabaiſſeroient plutôt ceux qui ſont Grands. Et comment DESCARTES au-

---

Courtiſans. Elle ſentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Deſcartes. Elle convint enſuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours, & recevoir ſes leçons. On ſera aſſez étonné quand on ſaura que ce rendez-vous d'un Philoſophe & d'une Reine, étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Chriſtine paſſionnée pour les ſciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ſes études, afin de pouvoir donner le reſte au gouvernement de ſes Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuſer; & n'avoit d'autre délaſſement que la converſation de ceux qui pouvoient l'inſtruire. Elle fut ſi ſatisfaite de la philoſophie de Deſcartes, qu'elle réſolut de le fixer dans ſes Etats par toutes ſortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de Seigneurie, des Terres conſidérables, dans les Provinces les plus méridionales de la Suede, pour lui & pour ſes héritiers à perpétuité. Elle eſpéroit ainſi l'enchaîner par ſes bien faits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Deſ-

roit-il pu avoir de telles penſées? Celui qui eſt ſans ceſſe occupé à méditer ſur l'éternité, ſur le temps, ſur l'eſpace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de ſon eſprit paſſe à ſon ame? Celui qui meſure la diſtance des aſtres, & voit Dieu au-delà; celui qui ſe tranſporte dans le Soleil ou dans Saturne, pour y voir l'eſpace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un ſable à travers les mondes, reviendra-t-il ſur ce grain de pouſſiere, pour y flatter, pour y ramper, pour y diſputer ou quelques honneurs ou quelques richeſſes? Non: il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs paſſions, & pourſuit le cours de ſes penſées qui ſuivent le cours de l'univers.

---

cartes eut toujours un ſentiment de préférence pour la Princeſſe Palatine; ſoit que celle-ci ayant été ſa premiere diſciple, il dût être plus flatté de cet hommage; ſoit que les malheurs d'une jeune Princeſſe la rendiſſent plus intéreſſante aux yeux d'un Philoſophe ſenſible. Ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'il employa tout ſon crédit auprès de Chriſtine pour ſervir Eliſabeth; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de reuſſir. car la Reine de Suede, aſſez grande pour aſpirer à l'amitié de Deſcartes, ne l'étoit point aſſez pour conſentir à partager ce ſentiment avec une autre.

(rr) Les qualités particulieres de Deſcartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en ſavoir gré; la vertu eſt peut-être plus rare que les talens; & le Philoſophe ſpéculatif n'eſt pas toujours Philoſophe pratique. Deſcartes fut l'un & l'autre. Dès ſa jeuneſſe il avoit raiſonné ſa morale. En renverſant ſes opinions

Il s'applique à mettre dans ſon ame l'ordre qu'il contemple; ou plutôt ſon ame ſe monte inſenſiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intriguant ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaiſant, pauvre à la fois & généreux, ſimple comme le ſont tous les grands Hommes, plein de reſpect, comme Newton, pour la Divinité, comme lui fidelle à la Religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ſes amis, de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée ſi grande & ſi conſolante, les plus doux momens de ſa vie! D'ailleurs, toutes ces vertus ne diſtinguoient point un homme aux ſiecles de nos

---

par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour ſe conduire Voici quels étoient les ſiens. 1. D'obéir en tout temps aux Loix & aux Coutumes de ſon pays. 2. De n'enchaîner jamais ſa liberté pour l'avenir. 3. De ſe décider toujours pour les opinions modérées, parce que dans le moral, tout ce qui eſt extrême eſt preſque toujours vicieux. 4. De travailler à ſe vaincre ſoi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ſes deſirs plutôt que l'ordre du monde; & que rien n'eſt en notre pouvoir que nos penſées. Ce fut là, pour ainſi dire, la baſe de ſa conduite. On voit que cet homme ſingulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penſer. Il fut de bonne heure indifférent pour ſa fortune, qui de ſon côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de 6 ou 7,000 liv. c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans ſon enfance à beaucoup de beſoins, & qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoiſſances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa

peres. Mais je remarquerai que, quoique ſa fortune ne pût pas ſuffire à ſes projets, jamais il n'accepta les ſecours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoiſſance ; un pareil fardeau n'épouvante point une ame vertueuſe ; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un grand Homme, eſt un

---

médiocrité ne lui coûta point un deſir. Il avoit ſur les richeſſes un ſentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne ſentiront pas ; il eſtimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille liv qui lui ſeroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de ſecours d'aucun Particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une ſomme conſidérable en Hollande. Il la refuſa. Pluſieurs perſonnes de marque lui firent les mêmes offres : il les remercia, & ſe chargea de la reconnoiſſance ſans ſe charger du bienfait. *C'eſt au Public*, diſoit-il, *à payer ce que je fais pour le Public.* Il ſe faiſoit riche en diminuant ſa dépenſe. Son habillement étoit très philoſophique, & ſa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un ſimple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair ſanglante des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la converſation de ſes amis & la culture de ſon jardin. Après avoir le matin arrangé une Planete, il alloit le ſoir cultiver une fleur. Sa ſanté étoit foible ; mais il en prenoit ſoin ſans en être eſclave. On ſait combien les paſſions influent ſur elle ; Deſcartes en étoit vivement perſuadé, & il s'appliquoit ſans ceſſe à les régler. C'eſt ainſi que M. de Fontenelle eſt parvenu à vivre près d'un ſiecle. Il faut avouer que ce regime ne réuſſit pas ſi bien à Deſcartes ; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conſerver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus ſûr, c'eſt celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la ſolitude, autant par goût que par ſyſtême Il avoit pris pour deviſe ce vers d'Ovide ; *bene qui latuit, bene vixit. Vivre caché, c'eſt vivre heureux ;* & ces

droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence : des ames vulgaires ne méritent point un tel honneur. Ainſi penſoit DESCARTES (*rr*). Avec ſes ſentimens, ſon génie & ſa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht,

---

antres de Séneque: *illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur ſibi Malheureux en mourant qui trop connu des autres, meurt ſans ſe connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une eſpece d'indifférence pour la gloire ; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée ; mais le ſolitaire a une autre maniere de voir. Il apprécie l'opinion ; & les diſcours des hommes ne ſont preſque plus un beſoin pour lui. Deſcartes craignoit la réputation, & s'y déroboit. Il la regardoit ſur-tout comme un obſtacle à ſa liberté & à ſon loiſir, les deux plus grands biens d'un Philoſophe, diſoit-il. On ſe doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces ſociétés où l'on dit d'un ton facile des choſes légeres, & où l'on parcourt vingt objets ſans s'arrêter ſur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu ſon eſprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la converſation eſt un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de mediter & de vivre ſeul l'avoit rendu taciturne ; mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'eſt qu'elle ne lui avoit rien ôté de ſon enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philoſophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître & à s'en corriger. Deſcartes avouoit ſes erreurs, ſans s'appercevoir même qu'il en fût plus grand. C'eſt avec la même franchiſe qu'il ſentoit ſon merite, & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de ſoin de la déguiſer. Il n'avoit point aſſez d'orgueil pour vouloir être modeſte ; Ce ſentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une po-

à la Haye, & dans Amſterdam. L'envie le ſuivoit de ville en ville, & de climat en

---

liteſſe douce, & qui étoit encore plus dans les ſentimens que dans les manieres. Ce n'eſt point toujours la politeſſe du monde, mais c'eſt lûrement celle du Philoſophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur eſt ſupérieur. Il les interdiſoit à l'amitié; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ſes ennemis d'autre tort que celui de les humilier par ſa modération; & il eut ce tort très ſouvent. La calomnie le bleſſoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût perſonnelle. *Quand on me fait une offenſe*, diſoit-il, *je tâche d'élever mon ame ſi haut, que l'offenſe ne parvienne pas juſqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un ſentiment pénible; & il s'étoit plutôt arrangé pour le mépris. Au reſte, ces deux ſentimens lui étoient comme étrangers; & ce qui ſe trouvoit naturellement dans ſon ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très ſenſible. Nous avons déja vu ſon tendre attachement pour ſa nourrice. Il traitoit ſes Domeſtiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de conſoler. Sa maiſon étoit pour eux une école de mœurs, & elle devint pour pluſieurs une école de mathématiques & de ſciences. On rapporte qu'il les inſtruiſoit avec la bonté d'un pere; & quand ils n'avoient plus beſoin de ſon ſecours, il les rendoit à la ſociété, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquitte une dette.* Pluſieurs qu'il avoit ainſi formés, ont rempli avec diſtinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connoître ſa vive tendreſſe pour ſon pere. Je ne prétends pas le louer par-là; mais il eſt doux de s'arrêter ſur les ſentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foibleſſes de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande auſterité de mœurs. Il y a apparence que Deſcartes, né avec une ame très-ſenſible, ne pût ſe défendre des charmes de la beauté. Quelques Auteurs ont prétendu qu'il

climat. Elle avoit franchi les mers avec lui; elle ne ceſſa de le pourſuivre, que lorſqu'elle

---

étoit marié ſecrétement; mais dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle même s'épanche librement au ſein de l'amitié, Deſcartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en ſoit, tout le monde ſait qu'il eut une fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1625, & fut baptiſée ſous ſon nom. Deja il penſoit à la faire tranſporter en France, pour y faire commencer ſon éducation; mais elle mourut tout-à-coup entre ſes bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconſolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande douleur de ſa vie. Depuis il aimoit à s'en entretenir avec ſes amis. Il prononçoit ſouvent le nom de ſa chere Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'hiſtoire de cette enfant à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au Public. Il ſemble que n'ayant pu la conſerver, il vouloit du moins conſerver ſon nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré ſa fille. Je ne ſais ſi on fera le même reproche à Deſcartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foibleſſes d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéreſſant. Avec ce naturel bon & tendre, Deſcartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & juſqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point ſe faire que, de tous ces amis, il n'y en eût pluſieurs qui ne lui fuſſent attachés par vanité. Ceux-là il les payoit avec ſa gloire; mais il réſervoit aux autres cette amitié ſimple & pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obſcure, & que rien ne remplace pour les ames ſenſibles. La plupart des hommes veulent qu'on ſoit reconnoiſſant de leurs bienfaits; pour moi, diſoit Deſcartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occaſion de les ſervir. Ce beau ſentiment qu'on a tant répété depuis, & qui eſt preſque devenu une formule, ſe trouve dans pluſieurs de ſes

vit entre elle & lui un tombeau (*ss*). Alors elle ſourit un moment ſur ſa tombe, & cou-

---

Lettres. A l'égard de Dieu & de la Religion, voici comme il penſoit. Jamais Philoſophe ne fut plus reſpectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne ſont telles que parce que Dieu l'a voulu. Ce ſont des Loix, diſoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait des Loix dans ſon Royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer ſur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlaſſent ſi ſouvent de *l'infini*, comme s'ils ſavoient ce que veut dire ce mot. Les Catholiques l'accuſerent d'être Calviniſte; les Calviniſtes, d'être Pélagien; ſur ſon doute, on l'accuſa d'être Sceptique; pluſieurs l'accuſerent d'être Déiſte; & l'honnête Voëtius, d'être Athée. Voilà les accuſations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuiſa ſon génie à trouver de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, & à les préſenter dans toute leur force. Dans tous ſes ouvrages, il parla toujours avec le plus grand reſpect de la Religion révelée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de Catholique. Dans ſon voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un Pelerinage à Notre Dame de Lorette. Dans ſes méditations métaphyſiques & dans ſes Lettres, il donna deux explications différentes de la tranſubſtantiation. Dans ſon ſéjour en Suede, il ne manqua jamais une fois aux exercices ſacrés qui ſe faiſoient dans la Chapelle de l'Ambaſſadeur. Dans ſa derniere maladie, il ſe confeſſa & communia de la main d'un Religieux, en préſence de l'Ambaſſadeur & de toute ſa famille. Eſt-ce là un Calviniſte? Eſt-ce là un Pélagien? Eſt-ce un Déiſte? Un Sceptique? Un Athée? Juſqu'à quand calomniera-t-on les hommes célebres? Juſqu'à quand ira-t-on chercher dans la Religion des armes pour les perdre plus ſûrement, & faire ſervir ce qu'il y a de plus ſacré à ce qu'il y a de plus odieux, à la vengeance & à la haine? On ne ſauroit trop s'élever contre cet eſprit de fureur. On

rut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

---

ne ſauroit trop venger l'homme juſte & religieux que la calomnie outrage. Il eſt vrai que Deſcartes eſt enfin juſtifié, mais c'eſt après ſa mort. J'ai tâché de raſſembler en peu de mots toutes ſes qualités perſonnelles; il y a ſouvent des rapports entre l'homme & le Philoſophe qu'on eſt bien aiſe de ſaiſir; & quand il n'y en auroit pas, les détails d'un homme célebre intéreſſent encore.

(ss) Deſcartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockholm. Il y a grande apparence que ſa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à ſon régime, pour ſe trouver tous les jours au Palais à cinq heures du matin. Ainſi il fut la victime de ſa complaiſance pour la Reine; mais il n'en eut point du tout pour les Médecins Suédois qui vouloient le ſaigner. *Meſſieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fievre, *épargnez le ſang François*. Il ſe laiſſa ſaigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins pendant ſa maladie la triſte conſolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à ſa ſanté. La Reine envoyoit ſavoir deux fois par jour de ſes nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les ſoins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis ſa maladie. Elle étoit préſente à tout. Elle le ſervoit elle-même pendant le jour; elle le ſoignoit durant les nuits. M de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convaleſcent, ſe traînoit ſouvent dans ſa chambre, pour voir, pour conſoler & pour ſoutenir ſon ami. Ah! c'eſt dans ces momens où tout nous échappe, c'eſt alors que les ſoins de l'amitié ont droit d'intéreſſer & d'attendrir. Deſcartes mourant ſerroit par reconnoiſſance les mains qui le ſervoient; mais ſes forces s'épuiſoient par degrés, & ne pouvoient plus ſuffire au ſentiment. Le ſoir du neuvieme jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il ſentit qu'il falloit mourir. On courut chez M de Chanut, il vint pour recueillir le dernier ſoupir & les dernieres pa-

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des Cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cent lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes? Non, ſans doute; & quand vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? Etes-vous les maîtres de dompter votre génie, & de réſiſter à cette impulſion rapide & terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penſer, comme le Soleil pour répandre ſa lumiere? N'avez-vous pas reçu, comme lui, votre mouvement? N'êtes-vous pas une

---

roles d'un ami; mais il ne parloit plus. On le vit ſeulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui implotoit Dieu pour la derniere fois En effet, il mourut la même nuit, le 1 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya auſſi-tôt ſon Secrétaire au Palais, pour avertir la Reine à ſon lever que Deſcartes étoit mort. Chriſtine en l'apprenant verſa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mauſolée. Des vues de Religion s'oppoſerent à ce deſſein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec ſimplicité dans un cimetiere parmi des Catholiques. Un Prêtre, quelques flambeaux, & quatre perſonnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut toute la pompe funebre de Deſcartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de ſon ami & d'un grand Homme, fit élever ſur ſon tombeau une pyramide quarrée, avec des inſcriptions. Le

des plus nobles parties de la conſtitution de cet Univers? Obéiſſez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que ſont tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle eſt éternelle, & le reſte paſſe. La vérité fait votre récompenſe; elle eſt l'aliment de votre génie; elle eſt le ſoutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou inſenſés, ou indifférens, ou barbares, vous perſécutent ou vous mépriſent; mais dans le même temps il y a des ames ſublimes avec qui les vôtres correſpondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez que ces ames ſouffrent & penſent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, ſont vos amis. Songez que dans les ſiecles à venir il y aura d'autres ames qui vous en-

---

Hollande, où il avoit été perſécuté de ſon vivant, fit frapper en ſon honneur une médaille, dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'eſt-a-dire en 1666, ſon corps fut tranſporté en France. On coucha ſes oſſemens ſur les cendres qui reſtoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'eſt ainſi qu'ils arriverent à Paris, où on les depoſa dans l'Egliſe Sainte Genevieve. Le 24 Juin 1667 on lui fit un ſervice ſolemnel avec la plus grande magnificence. On devoit après le ſervice prononcer ſon Oraiſon funebre; mais il vint un ordre qui défendit qu'on la prononçât. On ſe contenta de lui dreſſer un monument de marbre très-ſimple, contre la muraille, au deſſus de ſon tombeau, avec une épitaphe au bas de ſon buſte. Il y a deux inſcriptions, l'une [illegible]ne en ſtyle lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que ſon Eloge fût prononcé, il a fallu qu'il ſe ſoit écoulé près de cent ans, & que cet Eloge ait été ordonné par une Compagnie de Gens de Lettres.

tendront de même, & que leurs penſées ſeront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois ou qui ſeront un jour. Voulez-vous renoncer à ce grand héritage? Voulez-vous que cette race immortelle & divine s'éteigne en vous? Votre ſort n'eſt pas d'exiſter dans un point de l'eſpace ou de la durée, comme la foule des êtres. Vivez pour tous les pays & pour tous les ſiecles. Etendez votre vie ſur celle du genre humain. Portez vos idées encore plus haut: ne voyez-vous point le rapport qui eſt entre Dieu & votre ame? Prenez devant lui cette noble aſſurance qui ſied ſi bien à un ami de la vérité. Quoi! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous ſeriez malheureux! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'oſe encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'eſt pendant ce rapide inſtant de la vie, mais univerſel & durable, pendant la vie des ſiecles. Voyez la poſtérité qui s'avance, & qui dit à chacun de vous: Mon fils, eſſuie tes larmes; je viens te rendre juſtice, & finir tes maux. C'eſt moi qui fais la vie des grands Hommes. C'eſt moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'eſt moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai tranſporté ſes cendres dans Paris. C'eſt moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abuſent de leur pouvoir.

C'eſt moi qui regarde avec mépris ces mauſolées élevés dans pluſieurs Temples à des hommes qui n'ont été que puiſſans, & qui honore comme ſacrée la pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. O mon fils! ſouviens-toi que ton ame eſt immortelle, & que ton nom le ſera. Le temps fuit, les momens ſe ſuccedent, le ſonge de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre; & tu pardonneras à ton ſiecle ſes injuſtices, aux oppreſſeurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choiſi pour inſtruire & pour éclairer les hommes.

Fin de la Seconde & derniere Partie.

613104

BIBLIOTECA